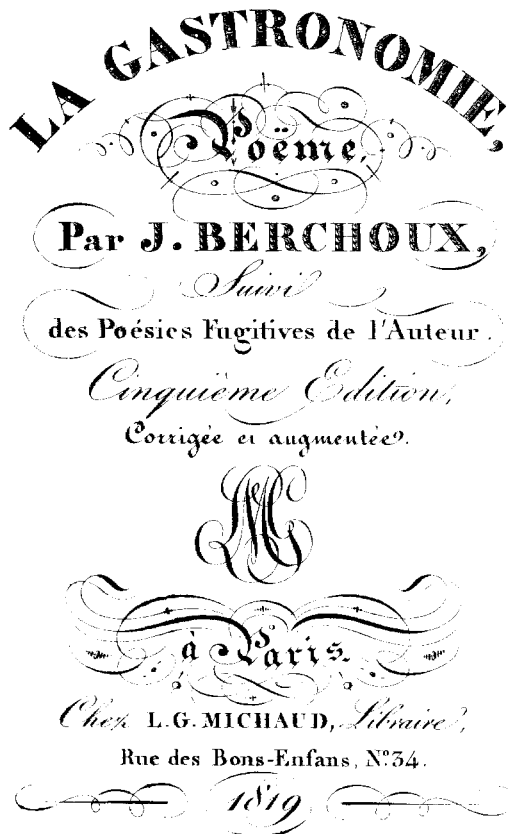


# LA GASTRONOMIE

Joseph Berchoux

The lengthy poem which follows is Joseph Berchoux's *La Gastronomie, ou l'Homme des Champs à Table*. It is this poem, first published in Paris in 1801, which introduced the word 'gastronomy' into the modern European lexicon. The breadth of the term's subsequent usages, forms and meanings begin within Berchoux's four cantos of rhyming alexandrine couplets, the first of which is presented here.



## AVERTISSEMENT SUR LA SECONDE EDITION.

Il est bien difficile de ne pas faire de mécontents, quand on entreprend de donner à dîner au public. Quelques personnes ont trouvé mon repas trop long, et quelques autres l'ont trouvé trop court. J'ai songé seulement à contenter ces dernières; car les premières étant maîtresses de s'arrêter au premier service, et même de n'en pas tâter du tout, elles ne peuvent être incommodées que par leur faute. J'ai donc augmenté mon dîner de plusieurs plats nouveaux, que j'ai tâché d'accommoder de mon mieux. J'ai consulté les meilleurs cuisiniers, les artistes les plus distingués; j'ai dîné chez Véry, chez Rose, chez les frères Provençaux et autres, avec des amateurs et des beaux esprits qui m'ont aidé de leurs lumières, et avec qui je me suis enivré pour me perfectionner dans mon art. Du reste, j'ai lieu de me féliciter de ce qu'un assez grand nombre de personnes a bien voulu s'asseoir à ma table, et y prendre quelque plaisir. Je vois avec satisfaction que si on peut accuser la faiblesse de mon talent, on a du moins une très-grande estime pour la matière que j'ai traitée.

J'ai réuni à cet ouvrage plusieurs pièces fugitives, mais uniquement pour la satisfaction de mon libraire, qui ne trouvait pas mon poème assez gros, et qui prétend qu'un livre honnête doit peser au moins une demi-livre, sans peau ni carton. Je demande pardon au public d'avoir été obligé de céder à des raisons d'un aussi grand poids.

## LETTRE A L'AUTEUR DE LA GASTRONOMIE.

J'ai dévoré, mon cher ami, le poème que vous avez eu la bonté de m'adresser sur l'ART DE LA GUEULE, comme dit Montaigne. Vous avez fait un très-bel emploi de la poésie didactique; et c'est une bonne idée que celle de nous *enseigner à manger*, comme on nous enseigne à aimer et à habiter la campagne. Je ne crains point d'avancer, à votre louange, que votre *Homme à Table* a un

très-grand avantage sur l'*Homme des Champs*, sous le rapport du plan, qui est la partie essentielle. Je ne parle pas du sujet, qui est bien meilleur sans contredit. L'histoire de la cuisine des anciens, ensuite votre repas, composé d'un premier, d'un second service et du dessert, forment la matière d'un poème on ne peut plus régulier, contre lequel je ne pense pas qu'il y ait rien à dire, à moins que l'esprit de parti ne s'en mêle. Mais il s'en mêlera, il ne faut pas en douter: vous devez bien croire que les marmitons de la littérature ne vous pardonneront pas vos succès. On ne fait pas impunément dans ce siècle-ci un ouvrage de l'importance du vôtre. On vous querellera avec acharnement sur des mots; on ne vous fera pas grâce sur un hémistiche; on ne vous saura aucun gré d'avoir élevé un monument utile au bonheur des hommes. Voilà les orages accoutumés de la république des lettres. Tout cela s'apaisera, il est vrai, quand vous serez mort; et alors vous jouirez, à dater de votre enterrement, d'une gloire solide. En attendant, ne vous fâchez point. Quand on vous attaquera, répondez par un poème; quand on reviendra à la charge, répondez par un autre poème, et ainsi de suite. Avec la facilité que je vous connais, il n'y a rien que vous ne puissiez mettre en vers, jusqu'à l'art de planter des choux.

Vous saurez, mon cher ami, que dans mon enthousiasme j'ai songé à mettre toutes vos leçons en pratique; mais je me suis d'abord aperçu que ma petite fortune ne me le permettait pas, ce qui, je vous assure, m'a causé beaucoup de chagrin. J'aurais bien désiré avoir un *bon château dans l'Auvergne* ou *la Bresse*, ou *les environs de Lyon*, comme vous le conseillez très-bien, pour y faire bonne chère et y vivre à *gogo*; je sens combien cela eût été agréable pour moi. Hélas! il faut que je me borne à ma petite maison, et que je me passe d'un bon cuisinier, qui est une chose pourtant bien essentielle, comme vous le donnez à entendre. Il faudra que je me dispense aussi, ne vous en déplaise, de manger du poisson des deux mers, et de boire du Chambertin à mon ordinaire. Croyez qu'il m'en coûte beaucoup, mon cher ami, d'être dans l'impuissance de profiter de vos bons conseils, et que c'est une grande mortification pour moi d'être réduit à faire, dans

mon petit ménage, une chère très-médiocre , à côté d'un poème comme le vôtre, qui fait, comme on dit, *venir l'eau à la bouche*. Voilà comme vous êtes presque tous, messieurs les poètes: vous dites des choses admirables, mais il n'y a pas moyen de faire comme vous dites. Cela n'empêche pas que je n'aie une très-grande estime pour tous ceux qui ont le talent de nous chatouiller agréablement l'oreille, et que je ne vous remercie bien sincèrement, en mon particulier, de l'excellent dîner poétique que vous venez de donner au public, lequel dîner vous vaudra infailliblement dans la postérité le titre de *Restaurateur du Parnasse français*.

#### PRIÈRE DU SOIR D'UN POÈTE\*

Mon Dieu! je suis si faible, si mince et si misérable, que j'ose à peine vous adresser ma prière et converser avec vous, quoique cela me soit ordonné par ma religion. Je me persuade difficilement que du haut de votre voûte éternelle, vous veuilliez écouter mon petit filet de voix, et faire attention, tous les jours, au milieu des mondes qui vous entourent, à un être qui n'a pas plus d'un mètre six cent cinquante-deux millimètres de haut, c'est-à-dire environ cinq pieds et un pouce. Cependant je me suis quelquefois flatté, dans mon orgueil, que vous avez pu me remarquer, sur-tout depuis que je me suis mis dans les rangs des hommes qui parlent le *langage des dieux*: c'est ainsi qu'on est convenu d'appeler la poésie, qui est, à la vérité, un langage sublime, parce que nous y employons des mots très-sonores, et des tournures de phrases extraordinaires; mais je pense que vous n'avez jamais tenu un pareil langage. D'un autre côté, quand je considère que vous n'avez peut-être jamais pris garde, dans la foule des hommes qui ont passé sur la terre, à mes confrères Hésiode, Homère, Virgile, le Tasse, Milton, Boileau, Corneille et Racine, qui ont parlé cent fois mieux que moi le *langage* en question, je rentre dans la confusion et l'humilité. Mais enfin, si, dans votre grandeur infinie, vous daignez vous intéresser à *mon*

*infiniment petit*, je vous prie de ne jamais me priver à un certain point du sens commun, quoiqu'on dise qu'il n'est pas bien nécessaire pour le métier que je fais. Accordez-moi assez de facilité pour que je ne sois pas obligé de chercher le jour et la nuit des rimes et des hémistiches, sans pouvoir en trouver quelquefois de bons, ce qui fait que je suis souvent plus malheureux que si je travaillais aux mines, aux carrières ou aux cannes à sucre. Je vous supplie de m'inspirer de temps en temps quelques sujets neufs, afin que je ne me traîne pas ennuieusement sur les pas des autres, et que je ne répète pas jusqu'à satiété ce qu'on a dit mille fois avant moi. Donnez-moi la force de supporter patiemment les bonnes ou mauvaises critiques, les chutes et autres accidens auxquels sont sujets les gens de ma profession; faites aussi que je ne sois pas gonflé d'orgueil, et que je ne crève pas dans ma peau au moindre triomphe.

Je vais me coucher, mon Dieu, et je vous demande pardon de n'avoir composé autre chose dans ma journée qu'une vingtaine de vers alexandrins ou héroïques, dont j'ai fait lecture à tous ceux que j'ai rencontrés; ce qui les a un peu ennuyés, autant que j'ai pu m'en apercevoir. Je voudrais bien avoir une occupation plus utile; mais je sens que je ne pourrai jamais renoncer à mon petit talent, qui est une espèce de maladie incurable. Ne me damnez pas pour cela, je vous prie, non plus que mes chers frères du côté d'Apollon, lesquels font, en vérité, leur purgatoire dans ce bas monde, par les peines et les inquiétudes qu'ils se donnent sur le pavé de Paris, pour aller de là à l'immortalité. Accordez-leur, en attendant, ainsi qu'à moi, de quoi vivre tout doucement sur la terre, où nous sommes presque toujours obérés, souffreteux, mal logés, mal peignés, errans et vagabonds comme notre chef, le *divin* Homère, qui était aveugle par-dessus le marché. Faites-moi miséricorde, quoique je fasse cent sottises par jour, tout en parlant emphatiquement *de vertu, de sagesse, d'humanité, de bienfaisance, de grandeur d'âme*, et autres choses très-magnifiques, dont malheureusement je ne me sers guère que pour la rime. Éloignez de moi tout sentiment de jalousie, et faites que je ne suis pas tenté, pour ainsi dire, de sauter aux cheveux de ceux d'entre mes confrères

qui font les vers mieux que moi, et qui tiennent le haut bout du Parnasse. Otez-moi toute tentation de faire jamais des satires ou autres mauvais écrits de ce genre, qui me mettraient dans le cas de marcher toujours le sabre à la main dans la république des lettres. Accordez-moi, s'il vous plait, un sommeil tranquille, et empêchez-moi de rêver continuellement, comme je fais, au neuf Pucelles, aux trois Grâces, à Vénus, Cupidon, Minerve, Saturne, Jupiter, Junon, Hébé, Ganimède, Diane, Pan, aux Driades, aux Amadriades, aux Faunes, aux Sylvains, aux Zéphirs, à l'Aurore, au siège de Troie, au Scamandre, aux Grecs et aux Romains..... toutes choses dont je suis toujours obligé de parler de temps en temps dans mes poésies. Détournez-moi enfin des faux dieux qui me détournent souvent de vous. Je ne crois qu'à vous seul, ô mon Dieu! quand je ne rêve pas, et je compte fortement sur l'immortalité, non pas en ma qualité de poète, mais en ma qualité de chrétien.

\* J'ai cru que cette prière, que j'ai adressée un jour au bon Dieu, ne serait pas déplacée à la tête d'un poème.

# LA GASTRONOMIE,

POÈME.

## CHANT PREMIER.

### HISTOIRE DE LA CUISINE DES ANCIENS.

Je ne suis point jaloux du poète lyrique  
Qui semble se nourrir de fleurs de rhétorique,  
Qui, *plein de son sujet*, sans en être moins creux,  
Parle souvent à jeun le langage des dieux.  
Qu'un rival de Virgile, amoureux des campagnes,  
Fasse à l'Homme des Champs aplanir des montagnes,  
Et l'instruise dans l'art de jouer aux échecs:<sup>1</sup>  
Pour moi de tels sujets sont arides et secs.  
Je me suis emparé d'une heureuse matière:  
Je chante l'Homme à Table, et dirai la manière  
D'embellir un repas; je dirai le secret  
D'augmenter les plaisirs d'un aimable banquet,  
D'y fixer l'amitié, de s'y plaire sans cesse.....  
Et d'y déraisonner dans une douce ivresse.

Vous qui, jusqu'à ce jour, étrangers à mes lois,  
Avez suivi vos goûts sans méthode et sans choix;  
Qui, dans votre appétit réglé par l'habitude,  
Ne soupçonnez pas l'art dont j'ai fait mon étude,  
Ma voix va vous dicter d'importantes leçons:  
Venez à mon école, ô mes chers nourrissons!

Dois-je invoquer un dieu quand je puis me suffire,  
Quand je sens mon sujet qui m'échauffe et m'inspire?  
Mais la divinité qui préside aux festins,  
Ici ne s'attend pas à d'injustes dédains.  
Approche, dieu joufflu de la mythologie;  
Comus, viens me montrer ta mine réjouie,  
Souris à mon projet, et protège mes vers;  
Qu'ils soient dignes de toi *comme de l'univers*:<sup>2</sup>

Je vais, dans mon ardeur poétique et divine,  
Mettre au rang des beaux-arts celui de la cuisine.

Je ne parlerai point de ces malheureux temps  
Où l'homme dédaignait la culture des champs,  
Et n'ayant d'autre abri que la voûte azurée,  
Trouvait toujours par-tout sa table préparée.  
On n'attend pas de moi d'inutiles propos  
Sur ces siècles obscurs, trop voisins du chaos;  
Je n'y remonte point, ce n'est pas ma méthode;  
C'est assez d'en venir au siècle d'Hésiode,  
Digne contemporain du poète fameux  
Qui chanta les Troyens, les grenouilles, les dieux.

La cuisine, pour lors négligée, avilie,  
De prestiges flatteurs n'était pas embellie;  
L'homme se nourrissait sans arts et sans apprêts,  
Et le seul appétit assaisonnait les mets.

Homère nous transmet des détails domestiques,  
Mêlés avec génie à des faits héroïques.  
Ces robustes héros, ces guerriers valeureux,  
Dont nous savons par cœur les gestes merveilleux,  
Qui gouvernaient la Grèce au gré de leurs caprices,  
N'auraient point estimé nos *coulis d'écrevisses*.  
Qui ne sait aujourd'hui qu'ils descendaient souvent  
Au soin de préparer un grossier aliment?  
La table de Patrocle et du fils de Pélée,  
De plats multipliés n'était pas accablée:  
Dans un jour d'appareil, une biche, un mouton,  
Suffisaient au dîner des vainqueurs d'Ilion.  
Ulysse fut, dit-on, régalez chez Eumée  
De deux cochons rôtis qui sentaient la fumée.  
Pour donner un repas plus honnête et plus beau,  
Le fils de Télamon fit bouillir un taureau.....

Le laitage, le miel et les fruits de la terre  
Furent long-temps des Grecs l'aliment ordinaire.  
En Asie, on connut des repas moins grossiers;  
Et les Orientaux, plus savans cuisiniers,

Mélangèrent leurs mets d'une façon nouvelle,  
Des premiers fricandeaux donnèrent le modèle,  
Employèrent le lard, exprimèrent des jus,  
Inventèrent des mets jusqu'alors inconnus.

Les Perses cependant firent passer en Grèce  
Leur luxe, leur cuisine et leur douce mollesse.  
Mais à Lacédémone un homme vint à bout  
D'arrêter les élans et les progrès du goût.  
Un vieux législateur, du sang des Héraclides,  
Osa donner un frein aux estomacs avides,  
Régla les appétits, les soumit à la loi,  
Et l'on ne put sans crime être à table chez soi.  
Il fallut, en public, apporter son potage,  
Sa farine, son vin, ses figues, son fromage,  
Son brouet... Ce brouet alors très-renommé,  
Des citoyens de Sparte était fort estimé.  
Ils se faisaient honneur de cette sauce étrange,  
De vinaigre et de sel détestable mélange.<sup>3</sup>

On dit, à ce sujet, qu'un monarque gourmand,  
De ce breuvage noir, qu'on lui dit excellent,  
Voulut goûter un jour. Il lui fut bien facile  
D'obtenir en ce genre un cuisinier habile.  
Sa table en fut servie. O surprise! ô regrets!  
A peine le breuvage eut touché son palais,  
Qu'il rejeta bientôt la liqueur étrangère.  
«On m'a trahi! dit-il transporté de colère.  
—«Seigneur, lui répondit le cuisinier tremblant,  
«Il manque à ce ragout un assaisonnement.  
—«Eh! d'où vient avez-vous négligé de l'y mettre?  
—«Il y manque, seigneur, si vous voulez permettre,  
«Les préparations que vous n'emploirez pas,  
«L'exercice et sur-tout les bains de l'Eurotas.»<sup>4</sup>

Athènes, si long-temps de la gloire amoureuse,  
Fit fleurir tous les arts dans son enceinte heureuse.  
On n'y négligea point le talent séducteur  
De compliquer un mets pour le rendre meilleur.

Des hommes précieux, doués d'un vrai génie,  
Surent à la cuisine appliquer la chimie;  
Et, hardis novateurs, trouvèrent les moyens  
D'aiguiser l'appétit de leurs concitoyens.  
Sur les productions de la terre et de l'onde,  
On les vit exercer leur science profonde,  
Offrir dans un ragoût mille objets peu connus,  
Etonnés de se voir mêlés et confondus.  
Plusieurs, à ce sujet, ont écrit des volumes;  
L'un y traite des chairs, un autre des légumes;  
L'autre des farineux, des herbes et des fruits.  
Dirai-je les auteurs de ces rares écrits?  
Dirai-je Mitœcus, Actidès, Philoxène,<sup>5</sup>  
Hégémon de Thasos, et Timbron de Mycène?  
Archestrate sur-tout, poète cuisinier,<sup>6</sup>  
Qui fut dans son pays ceint d'un double laurier?.....  
Je chante, comme lui, la cuisine, la table.<sup>7</sup>  
Hélas! il s'est acquis une gloire durable.....  
Et moi, puis-je compter *sur nos derniers neveux*,  
Refuge accoutumé des auteurs malheureux?

De maints objets divers on connut l'amalgame;  
On unit le cumin, l'origan, le césame,  
Le thym, le serpolet, mille autres végétaux;  
On farcit les poulets, les dindes, les agneaux.  
Léon accommoda de diverses manières  
Et le poisson des mers et celui des rivières.  
Le congre, le glaucus, le pagre, les harengs,  
Farcis, dénaturés, devinrent succulents.....

Je ne m'étendrai point sur les sauces nombreuses,  
Les coulis variés et les farces heureuses  
Qu'inventa le génie éclairé par le goût.  
Théarion brilla dans les pâtes sur-tout;<sup>8</sup>  
Sous ses doigts délicats les farines pétries  
Sortirent en beignets, en gauffres, en oublies.  
Des Cappadociens il apprit le secret  
De faire des gâteaux aussi blancs que le lait,

D'y mêler avec art le miel du mont Hymète,  
Ce miel chéri des Grecs, que la terre regrette,  
Que l'abeille aujourd'hui cherche en vain dans ces lieux  
Abandonnés de Flore et méprisés des dieux.

La grâce, l'industrie et la délicatesse  
Présidèrent alors aux festins de la Grèce.  
On y nommait un roi: ses fortunés sujets<sup>9</sup>  
Osaient bien rarement enfreindre ses décrets.  
Son règne était fort doux; il réglait le service,  
Gourmandait quelquefois la licence et le vice,  
Faisait boire: il était sévère sur ce point.  
Celui qui buvait mal, ou qui ne buvait point,  
Renvoyé par son chef, allait loin de la table  
Expier les refus d'un estomac coupable.....

Qui peut parler des Grecs sans parler des Romains,  
Peuple-roi qui long-temps a réglé les destins  
De cent peuples divers qu'il rendit tributaires?  
Il abjura bientôt ses coutumes grossières,  
Ne choisit plus ses chefs parmi les laboureurs,  
Sur les lois de Numa ne régla plus ses mœurs.  
Des hommes enrichis de dépouilles immenses,  
Durent à leur fortune égaler leurs dépenses.  
Le règne des Tarquins, agité, malheureux,  
N'en vit pas moins fleurir un art ingénieux.

Entre tous les consuls et les héros de Rome,  
J'aperçois Lucullus..... Au non de ce grand homme,  
Saisi d'un saint respect, je fléchis les genoux;  
J'admire sa fortune, et j'honore ses goûts.  
Je ne vois point en lui le vainqueur de Tigiane,  
Mais l'illustre gourmand du salon de Diane.<sup>10</sup>  
En vain il a vaincu Mithridate, Amilcar,  
Vu les rois de l'Asie enchainés à son char.  
Qu'importe en Lucullus le général d'armée?  
Il doit à ses soupers toute sa renommée.<sup>11</sup>  
Cicéron et Pompée, admis à sa faveur,  
Ont pu de ses repas attester la splendeur.

Il était seul un jour: un cuisinier propose,  
Au moment du souper, d'en ôter quelque chose  
Tant de mets, répond-il, ne sont pas superflus;  
*Lucullus aujourd'hui soupe chez Lucullus.*  
Rassasié d'honneurs, usé par la victoire,  
Il mit à ses festins son étude et sa gloire.  
La terre lui fournit, de l'aurore au couchant  
De ses productions le tribut succulent.  
A l'art de sa cuisine elles furent soumises.....<sup>12</sup>  
Et l'Europe lui doit les premières cerises.

C'est alors que l'on vit des écuyers tranchans,  
Et des maîtres d'hôtel au service des grands.  
Alors les cuisiniers, riches par leurs salaires,  
Ne furent point comptés au rang des mercenaires;  
Considérés, chéris dans leur utile état,  
Ils marchèrent de pair avec le magistrat.  
Des ragôts les plus fins Marc-Antoine idolâtre,  
Au sortir d'un dîner donné pour Cléopâtre,  
Ivre de bonne chère et grand dans ses amours,  
Fit présent d'une ville avec ses alentours  
A l'artiste fameux qui traita cette reine;  
Présent digne en effet de la grandeur romaine.

A plusieurs plats nouveaux, d'un goût très-recherché,  
Le nom d'Apicius fut long-temps attaché;  
Il fit secte, et l'on sait qu'il s'émut des querelles  
Sur les *Apiciens* et leurs sauces nouvelles.<sup>13</sup>

On connaît l'appétit des empereurs romains,  
Leur luxe singulier, leurs énormes festins.  
Dans un repas célèbre, on dit qu'un de ces princes  
Mangea le revenu de deux grandes provinces.  
Vitellius, malgré son pouvoir chancelant,  
De son règne bien court profita dignement.  
Rien ne peut égaler la merveilleuse chère  
Qu'en un jour d'appareil il offrit à son frère.  
On y vit, s'il faut croire à ces profusions,  
Plus de sept mille oiseaux et deux mille poissons:

Tout y fut prodigué. L'excessive dépense  
Du fils d'Ænobarbus passe toute croyance.  
Je sais qu'il fut cruel, assassin, suborneur;  
Mais de son estomac je distingue son cœur.  
Il se mettait à table au lever de l'aurore;  
L'aurore, en revenant, l'y retrouvait encore.  
Claude, faible héritier du pouvoir des Nérons,  
Préférait à la gloire un plat de champignons.<sup>14</sup>  
Tibère, retiré dans les îles Caprées,  
N'y changea pas ses mœurs, des Romains abhorrées.  
Caligula fit faire un repas sans égal  
Pour son Incitatus, très-illustre cheval.<sup>15</sup>  
Je ne puis oublier l'appétit méthodique  
De Géta, qui mangeait par ordre alphabétique.

Domitien un jour se présente au sénat:  
«Pères conscrits, dit-il, une affaire d'état  
«M'appelle auprès de vous. Je ne viens point vous dire  
«Qu'il s'agit de veiller au salut de l'Empire;  
«Exciter votre zèle, et prendre vos avis  
«Sur les destins de Rome et des peuples conquis;  
«Agiter avec vous ou la paix ou la guerre:  
«Vains projets sur lesquels vous n'avez qu'à vous taire;  
«Il s'agit d'un turbot; daignez délibérer  
«Sur la sauce qu'on doit lui faire préparer.....»  
Le sénat mit aux voix cette affaire importante,  
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.<sup>16</sup>

Je pourrais m'emparer, pour enrichir mes chants,  
De mille traits connus non moins intéressants;  
Je pourrais compulser d'innombrables chroniques:<sup>17</sup>  
Laissons, pour aujourd'hui, les cuisines antiques....  
J'ai du parler des Grecs et citer les Romains;  
Mais ce n'est point assez pour mes contemporains.  
Il faut, il en est temps, que notre siècle dîne;  
Les poètes ont trop dédaigné la cuisine.  
Sans doute ils auraient cru, jusque-là s'abaissant,  
Déshonorer leur muse, avilir leur talent;

Les routes d'ici-bas sont à peine connues  
A leur noble Apollon qui se perd dans les nues:  
Orgueilleux écuyers, sur Pégase montés,  
Ils habitent l'Olympe et les grandes cités.  
Pour moi, paisible ami des demeures agrestes,  
Je dois borner ma muse à des sujets modestes.

Delille, dans ses vers nobles, harmonieux,  
A fait de la campagne un tableau précieux;  
Il peint l'homme entouré de ruisseaux, de prairies,  
Promenant dans les bois ses douces rêveries;  
Le loto, le trictrac l'attendent au retour.  
J'admire ces plaisirs d'un champêtre séjour;  
Mais je ne vois jamais l'homme des champs à table.  
Réparons, s'il se peut, cet oubli condamnable.\*  
Puissent tous mes lecteurs, approuvant mon projet,  
Pardonner à mes vers en faveur du sujet!

\*La première édition de ce poème a paru quelque temps après l'*Homme des Champs* de M. Delille.

## NOTES DU CHANT PREMIER.

- 1 *Qu'un rival de Virgile, amoureux des campagnes,  
Fasse à l'Homme de Champs aplanir des montagnes,  
Et l'instruise dans l'art de jouer aux échecs:  
Pour moi de tels sujets sont arides et secs.*

Je ne pense pas que quelques plaisanteries, quelques allusions répandues dans ce poème, puissent faire croire que j'aie eu le dessein d'attaquer l'auteur de l'*Homme des Champs*; il ne conviendrait pas de chercher à jeter du ridicule sur cette production d'un homme célèbre, dont je suis le sincère admirateur. Je n'ai eu d'autre dessein que celui d'égayer un peu mes amis. Si le public sourit un instant, comme eux, à *la Gastronomie*, j'aurai obtenu tout le succès que j'ai pu désirer.

- 2 *Qu'ils soient dignes de toi* comme de l'univers.

On sent bien que ce dernier hémistiche est trop beau pour qu'il puisse m'appartenir; aussi l'ai-je dérobé tout entier à Auguste, qui dit positivement dans la tragédie de CINNA: *Je suis maître de moi comme de l'univers*. J'ai commis une grande faute: un hémistiche devrait être une propriété aussi sacrée qu'une maison patrimoniale; mais la littérature en est aujourd'hui à ce point, qu'on y est réduit à *s'arracher les morceaux*.

- 3 *Ils se faisaient honneur de cette sauce étrange,  
De vinaigre et de sel détestable mélange.*

Le savant Meursius, par les conjectures tirées d'*Athénée*, croit que ce brouet était composé de chair de porc, de vinaigre et de sel. Je m'en suis rapporté à Meursius.

- 4 *Il manque à ce ragout un assaisonnement.  
—Eh! d'où vient avez-vous négligé de l'y mettre?  
—Il y manque, seigneur, si vous voulez permettre,  
Les préparations que vous n'emploirez pas,  
L'exercice et sur-tout les bains de l'Eurotas.*

Ce trait est rapporté par Cicéron dans les *Questions tusculanes*.

- 5 *Dirai-je les auteurs de ces rares écrits?*

*Dirai-je Mitécus, Actidès, Philoxène?*

Lisez le *Voyage du jeune Anacharsis*, à l'article des repas des Athéniens.

- 6 *Archestrate sur-tout, poète cuisinier,*

*Qui fut dans son pays ceint d'un double laurier. ....*

Voici ce qui est dit d'Archestrate, d'après *Athénée*, liv. 5:

«Il est l'auteur d'un poème intitulé: *la Gastronomie*. Cet auteur fut l'ami d'un des fils de Périclès. Il avait parcouru les terres et les mers pour connaître par lui-même ce qu'elles produisent de meilleur. Il s'instruisait dans ses voyages, non des mœurs des peuples, dont il est inutile de s'instruire, puisqu'il est impossible de les changer, mais il entraînait dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, et il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son poème est un trésor de lumière, et ne contient pas un vers qui ne soit un précepte. C'est dans cette école que plusieurs cuisiniers ont puisé les principes d'un art qui les a rendus immortels.»

- 7 *Je chante, comme lui, la cuisine, la table.*  
C'est un grand malheur que *la Gastronomie* d'Archestrate ne soit pas venue jusqu'à nous. Je ne sais si la mienne pourra réparer cette perte.
- 8 *Théarion brilla dans les pâtes sur-tout;*  
*Sous ses doigts délicats les farines pétries*  
*Sortirent en beignets, en gauffres, en oublies.*  
Lisez, à ce sujet, je vous prie, *Plat. in Gor.*, 1, p. 115.
- 9 *La grâce, l'industrie et la délicatesse*  
*Présidèrent alors aux festins de la Grèce.*  
*On y nommait un roi: ses fortunés sujets*  
*Osaient bien rarement enfreindre ses décrets.*  
Anciennement, dit Plutarque, on créait un chef, un législateur, un roi de la table. Ce roi donnait, en effet, des lois, et prescrivait, sous certaines peines, ce que chacun devait faire, soit de boire, de manger, de chanter, de haranguer ou de réjouir la compagnie par quelque talent. Cicéron dit que Verrès, qui avait foulé aux pieds toutes les lois du peuple romain, obéissait ponctuellement aux lois de la table. *Iste enim pretor severus ac diligens, qui populi romani legibus nunquam paruisset, iis diligenter parebat quæ in poculis ponebantur.*
- 10 *Je ne vois point en lui le vainqueur de Tigrane,*  
*Mais l'illustre gourmand du salon de Diane.*  
On sait que Lucullus avait plusieurs salons, à chacun desquels il donna le nom d'une divinité, et ce nom était, pour son maître-d'hôtel, le signal de la dépense qu'il voulait faire. Cicéron et Pompée l'ayant surpris un jour, il dit seulement qu'il souperait dans le salon d'Apollon; et on leur servit un repas qui coûta vingt-cinq mille livres. On faisait aussi très-grande chère dans le salon de Diane.
- 11 *Qu'importe en Lucullus le général d'armée?*  
*Il doit à ses soupers toute sa renommée.*  
Corneille a dit:  
*Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.*
- 12 *A l'art de sa cuisine elles furent soumises,*  
*Et l'Europe lui doit les premières cerises.....*  
Ce fut effectivement Lucullus qui apporta du roya[u]me de Pont les premiers cerisiers qu'on ait vus en Europe.
- 13 *A plusieurs plats nouveaux, d'un goût très-recherché,*  
*Le nom d'Apicius fut long-temps attaché;*  
*Il fit secte, et l'on sait qu'il s'émut des querelles*  
*Sur les Apiciens et leurs sauces nouvelles.*  
Voici ce que l'histoire rapporte d'Apicius:  
« Apicius, qui vivait du temps de Trajan, avait trouvé le secret de conserver les huîtres fraîches. Il en envoya d'Italie à ce prince, pendant qu'il était au pays des Parthes, et elles étaient encore très-saines quand elles arrivèrent. Ainsi le nom d'Apicius, long-temps affecté à plusieurs ragoûts, fit une espèce de secte parmi les gourmands de Rome. Il dépensa, à composer des sauces, un million cinq cent mille livres; et trouvant, par la révision de ses comptes, qu'il ne lui restait plus que soixante mille écus, il s'empoisonna, dans la crainte

de mourir de faim.

- 14 *Claude, faible héritier du pouvoir des Nérons, Préférait à la gloire un plat de champignons.*

L'empereur Claude avait une très-grande prédilection pour les champignons; il en fut empoisonné par Agrippine, sa nièce et sa quatrième femme; mais comme ce poison le rendit simplement malade, elle envoya chercher Xenophon, son médecin, qui, feignant de lui donner un de ces vomitifs dont il se servait ordinairement après ses débauches, lui fit passer une plume empoisonnée dans la gorge.

.....Néron avait coutume d'appeler les champignons le *ragoût des dieux*, parce que Claude, son prédécesseur, en ayant été empoisonné, fut mis après sa mort au rang des dieux.

- 15 *Caligula fit faire un repas sans égal Pour son Incitatus, très-illustre cheval.*

Le cheval de Caligula, nommé *Incitatus*, fut traité comme les grands hommes l'étaient du temps de la république. Caligula le nomma pontife, et voulait le faire consul. Il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, une couverture de pourpre, et un collier de perles. Ce cheval, digne convive de Caligula, mangeait à sa table. L'empereur lui-même lui servait de l'orge doré, et lui présentait du vin dans une coupe d'or où il avait bu le premier.

- 16 *Le sénat mit aux voix cette affaire importante, Et le turbot fut mis à la sauce piquante.*

La sauce piquante est ici une fiction poétique. Voici comment cela s'est passé: «Domitien convoqua un jour le sénat pour savoir en quel vase on cuirait un turbot monstrueux dont on lui avait fait présent. Les sénateurs examinèrent gravement cette affaire. Comme il ne se trouva point de vase assez grand, on proposa de couper le poisson par morceaux: cet avis fut rejeté. Après bien des délibérations, on décide qu'il fallait construire un vase exprès; et il fut réglé que quand l'empereur irait à la guerre, il aurait toujours à sa suite un grand nombre de potiers de terre. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'un sénateur aveugle parut extasié à la vue du turbot, et ne cessa d'en faire l'éloge, en fixant les yeux du côté où le poisson n'était pas.

- 17 *Je pourrais compiler d'innombrables chroniques.*

Le lecteur sera bien aise de trouver ici quelques détails qui auraient passé les bornes d'un poème, et qui compléteront ce qui nous reste à dire de la cuisine des anciens.

.....«Jules Cesar mangeait quelquefois en un seul repas le revenu de plusieurs provinces. Vitellius en faisait quatre par jour; et, dans tous ceux qu'il prenait chez ses amis, on ne dépensait jamais moins de dix mille écus. Celui que lui donna son frère est célèbre. On y servit deux mille poissons d'élite, sept mille oiseaux engraisés, et tout ce que l'Océan et la Méditerranée peuvent fournir de plus délicat. Néron tenait table depuis midi jusqu'à la nuit, avec des prodigalités monstrueuses. Géta se faisait servir toutes sortes de mets par ordre alphabétique. Héliogabale traita douze de ses amis d'une manière incroyable. Il leur fit donner à chacun des animaux en vie de l'espèce de ceux qui avaient été servis; il voulut qu'ils emportassent tous les vases de

cristal, d'or et de pierreries dans lesquels ils avaient bu; et il est à remarquer qu'il en faisait donner de nouveaux chaque fois qu'ils demandaient à boire. Il leur mit sur la tête une couronne entretissée de feuillages d'or, et leur donna à chacun un char superbe et bien attelée, pour s'en retourner chez eux. Jamais il ne mangeait de poisson quand il était près de la mer; et quand il en était éloigné, s'en faisait servir en eau marine.....

«Dans les derniers temps de la république, dit Pacatus, on n'était pas content si, au milieu de l'hiver, les roses ne nageaient pas dans le vin de Falerne; et si, dans l'été, on ne l'avait fait rafraîchir dans des vases d'or. Il fallait, au travers des périls de la mer, aller chercher des oiseaux du Phase.....»

(RÉV. DE VERTOT.)

«Rien n'est comparable, pour la profusion, au banquet d'Assuérus, qui traita pendant six mois tous les princes et gouvernans de son État, et tint pendant sept jours entiers, des tables couvertes pour tout le peuple de la grande ville de Suze.....»

«Ces excès ont été vus dans des temps plus voisins de nous. Au rapport de Pie III, Sindrigile, duc de Lithuanie, ne faisait jamais de repas où on ne servît trente sortes de viandes; et il restait six heures à table. Le cardinal S. Sixte traita la fille de Ferdinand, roi de Naples, avec des dépenses incroyables. On donna à laver avec de précieuses odeurs, à tous les changemens de services; et, au moyen de la diversité et de la disposition des mets, on vit représenter sur les tables les travaux d'Hercule et une partie des métamorphoses.....»

# LA GASTRONOMIE,

POÈME.

CHANT DEUXIÈME.

-----

LE PREMIER SERVICE.

Vous qui vous nourrissez, aux printemps de vos jours,  
De tendres sentiments, de folâtres amours,  
Vous n'éviterez pas, aux pieds de vos maîtresses,  
Les noires trahisons de ces enchanteresses  
Qui, sur le chevet même où dort la volupté,  
Rêvent la perfidie et l'infidélité.  
Vous vous consumerez en vaine jalousie;  
Vous prendrez à témoins, dans votre frénésie,  
Ces arbres confidens des sermens les plus doux:  
Ces arbres sur leurs pieds sécheront moins que vous.  
Venez vous confier au plaisir que je chante;  
Il ne trompera point vos désirs, votre attente:  
Doux plaisir qu'un besoin sans cesse renaissant  
Rend toujours plus aimable et toujours plus piquant.  
Celui dont la vieillesse a ridé le visage,  
Revenu des erreurs qui charmaient son jeune âge,  
Au spectacle des mets préparés sous ses yeux,  
Donne avec complaisance un sourire amoureux;  
Il s'anime; à sa table abondamment servie  
Il semble retrouver sa jeunesse, sa vie.  
Ce coupable assassin que le supplice attend,  
Demande encore une heure, et va mourir content,  
Si ses gardes, touchés de son humble prière,  
Ajoutent quelque chose au pain de sa misère.  
L'infortuné savoure, aux portes du trépas,  
Les dernières douceurs de son dernier repas:

Inutile aliment, stérile nourriture,  
Qui ne remplira pas le vœu de la nature!

Je ne conseille point à mes contemporains  
Les repas monstrueux des Grecs et des Romains,  
Et suis loin de leur faire aujourd'hui le reproche  
De ne pas mettre encore des taureaux à la broche:  
Morceau digne en effet d'un siècle trop glouton,  
Ou digne des héros du curé de Meudon.  
A quoi nous servirait l'appareil formidable  
De ces plats sous lesquels succombait une table?

Je le sais, d'autres temps amènent d'autres mets;  
Ce sujet me conduit à de justes regrets.  
Hélas! nous n'avons plus l'estomac de nos pères.  
Que nous sommes loin d'eux ! les *progrès des lumières*  
*Et de la vérité*, la hauteur des esprits,  
Semblent avoir changé nos premiers appétits...  
Bons humains du vieux temps, race d'hommes robustes,  
Notre siècle vous fait des reproches injustes;  
Il censure vos mœurs: notre siècle a grand tort.  
Je dois en convenir, vous n'aviez pas encor  
*Atteint l'âge avancé de la mélancolie*,<sup>18</sup>  
Mais vous digérez bien, et je vous porte envie...  
Peut-être m'égaré-je en de vagues récits:  
J'aborde les conseils que ma muse a promis.

Voulez vous réussir dans l'art que je professe?  
Ayez un bon château dans l'Auvergne ou la Bresse,  
Ou près des lieux charmans d'ou Lyon voit passer  
Deux fleuves amoureux tout prêts à s'embrasser.  
Vous vous procurerez, sous ce ciel favorable,  
Tout ce qui peut servir aux douceurs de la table.

En formant la maison dont vous avez besoin,  
Au choix d'un cuisinier mettez tout votre soin.  
Voilà l'homme important, le serviteur utile,  
Qui fera fréquenter et chérir votre asile,

Et par qui vous verrez votre nom respecté,  
Voler de bouche en bouche, à l'envi répété !  
Avant qu'il soit à vous, sachez ce qu'il sait faire;  
Étudiez ses mœurs, ses goûts, son caractère;  
Faites cas de celui qui, fier de son talent,  
S'estime votre égal, et d'un air important <sup>19</sup>  
Auprès de son fourneau que la flamme illumine,  
Donne avec dignité des lois dans sa cuisine;  
Qui dispose du sort d'un coq ou d'un dindon  
Avec l'air d'un sultan qui condamne au cordon.  
Sa contenance est grave, et sa mine farouche;  
Mais il aime la gloire, et l'éloge le touche.  
De son art, qu'il estime, implorez le secours;  
Et pour vous l'attacher, tenez-lui ce discours:  
«Écoute, mon ami; déjà la renommée,  
«Que je n'appelle point une vaine fumée,  
«M'a vanté ton mérite, et conté tes exploits:  
«Sois chef de ma cuisine, et donnes-y des lois.  
«Deviens, dès aujourd'hui, mon arbitre, mon guide;  
«A mon plus doux besoin que ton savoir préside;  
«Ordonne en souverain, taille et tranche à ton gré;  
«Que par toi mon dîner tous les jours préparé,  
«Enchaîne à mon couvert, par d'aimables prestiges,  
«Mes volages amis charmés de tes prodiges.  
«En savourant les mets qui leur seront offerts,  
«Qu'ils vantent mon esprit et mes talents divers;  
«Que j'entende admirer mes moindres reparties,  
«A peine de ma bouche à la hâte sorties...  
«Que je puisse toujours, après avoir dîné,  
«Bénir le cuisinier que le ciel m'a donné...»

C'est ainsi qu'excitant sa ferveur et son zèle,  
Nous vous concilierez un artiste fidèle,  
Qui, plein d'un noble orgueil, fera de plus en plus  
Triompher dans ses mains le sceptre de Comus.  
Vous allez l'éprouver. Déjà dans votre asile  
Je vois les conviés arriver à la file;

Je lis dans leurs regards le désir prononcé  
De jouir du festin qui leur est annoncé.  
Ils pressent par leurs vœux la cuisine tardive:  
On s'y hâte pourtant; la flamme la plus vive  
Brille au sein du foyer et des fourneaux brûlants,  
Où cuisent à la fois trente mets différens.  
Une épaisse fumée y noircit l'atmosphère:  
On respire à la ronde une odeur salubre.  
Autour du cuisinier en redouble d'ardeur;  
Des marmitons craintifs, haletant de chaleur,  
S'embarrassent l'un l'autre, et suffisent à peine  
Aux soins multipliés que le service entraîne:  
Mais leur chef, toujours calme, et fier d'être attendu,  
Ne s'inquiète point, car il a tout prévu.

Tel on voit, au moment d'une sanglante affaire,  
Un prudent général mesurer la carrière.  
Son courage tranquille et sa noble fierté  
Commandent l'espérance et la sécurité.  
La foule l'environne et presse son armure:  
D'un trouble involontaire il entend le murmure:  
Peut-être un peu d'effroi s'est glissé dans son sein,  
Mais son visage est calme, et son front est serein.  
Par-tout on l'interroge; et, pour toute réponse,  
Il renvoie au succès que d'avance il annonce;  
Il montre l'ennemi tout prêt à reculer;  
Il indique la place où le sang doit couler.  
Menacé par la foudre, il roule dans sa tête  
Un plan vaste et profond, garant de sa conquête;  
Mille ordres sont donnés et reçus à l'instant;  
Chacun les exécute en aveugle instrument:  
Il range autour de lui ses colonnes pressées,  
Qui n'ont pas le secret de ses grandes pensées;  
Il se porte à la hâte aux postes menacés;  
Les uns sont dégarnis, les autres renforcés.  
L'airain gronde, le bronze a fait trembler la terre:  
Tout est couvert de feu, de sang et de poussière:

Tout s'apaise; et bientôt du plus affreux combat,  
La plus belle victoire est l'heureux résultat.

Mille instrumens divers dont s'entoure l'artiste,  
Lui donnent l'importance et l'orgueil d'un chimiste.  
L'airain étale aux yeux des vases étamés  
Qui brillent suspendus à des murs enfumés.  
Ce n'est plus ce métal que le dieu des armées  
Emploie à bombarder nos villes alarmées,  
Qui vomit le trépas sur nos fiers bataillons,  
Qui désole Cérès et souille ses moissons;  
Qui jusqu'au sein de l'onde épouvante Neptune,  
Et fonde des héros la sanglante fortune...  
Ici l'airain n'a pas des effets si cruels:  
Il s'unit aux moyens de nourrir les mortels.  
Pour réchauffer les mets que Comus organise,  
Il brave tous les feux que le soufflet attise;  
D'heureuses mixtions sortent de ses creusets,  
Et tout dans cette forme atteste ses bienfaits.

Je vois près du foyer la prison rembrunie  
D'un utile instrument né de l'horlogerie...  
Des rouages nombreux, d'ingénieux ressorts  
Murmurent sourdement de pénibles accords:  
Mais je n'aime pas moins leur baroque harmonie  
Que tout l'art de Philis à Martin réunie.  
Sur un axe alongé, le poulet, le canard  
Tournent emmaillotés d'un vêtement de lard,  
Ils semblent s'animer et respirer encore,  
En cherchant et fuyant le feu qui les colore...  
Le gibier embroché grille et fume pour vous,  
Au bruit d'un doux concert dont Orphée est jaloux.

Décorez cependant dans un goût convenable  
L'asile où vous goûtez les douceurs de la table.  
Que des groupes saillants de fruits et d'animaux  
Offrent à vos regards d'intéressants tableaux.

Je préfère Snyders, grand peintre de cuisine,  
A tous ceux qu'a formés l'école florentine.  
C'est ainsi que Mercier, par un goût raffiné,  
Contre l'art des Rubens naguère déchaîné,  
Aimait mieux d'un gigot la fidèle peinture,  
Que l'imitation de la belle nature.  
Ne vous permettez pas de dîner tous les jours  
A l'heure ou le soleil a terminé son cours: <sup>20</sup>  
L'estomac en gémit. Par un abus coupable,  
Les soupers sont proscrits; on déserte la table,  
On ne vit qu'à demi. Laissez ce procédé  
A celui qui, réduit au *tiers consolidé*,  
Couché sur le grand livre en tristes caractères,  
Se soumet par prudence à des jeunes austères.  
Pour vous que rien ne force à des privations,  
Que le fils de Cérès a comblé de ses dons,  
Qu'à midi tous les jours une cloche argentine  
Vous appelle au banquet que Comus vous destine...  
Qu'entends je? Tout Paris contre moi révolté,  
Me renvoie au village où je fus allaité...  
Ah! j'y saurai braver un dédain qui m'honore;  
J'y vole, et j'ai dîné quand Paris dort encore.

Qu'après le crépuscule un souper copieux  
Vous prépare au sommeil, et vous ferme les yeux.

D'un utile appétit munissez-vous d'avance;  
Sans lui vous gémirez au sein de l'abondance.  
Il est un moyen sûr d'acquérir ce trésor...  
L'exercice, messieurs, et l'exercice encor.  
Allez tous les matins sur les pas de Diane,  
Armés d'un long fusil ou d'une sarbacane,  
Épier le canard au bord de vos marais;  
Allez lancer la biche au milieu des forêts,  
Poursuivez le chevreuil s'élançant dans la plaine;  
Suivez vos chiens ardents que leur courage entraîne:

Que si vous n'avez pas les talens du chasseur,  
Allez faire visite à l'humble laboureur;  
Voyez sur son pallier la famille agricole,  
Que votre abord enchante et votre voix console;  
Ensuite, parcourant vos terres, vos guérets,  
Du froment qui végète admirez les progrès;  
Maniez la charrue et dirigez ses ailes;  
Essayez de tracer des sillons parallèles;  
Partagez sans rougir de champêtres travaux,  
Et ne dédaignez pas ou la bêche ou la faux;  
Facilitez le cours d'une onde bienfaitrice  
Dans vos prés desséchés par les feux du solstice;  
Montez sur le coursier, impétueux, ardent,  
Qu'a respecté le fer d'un scalpel flétrissant:  
Dans les champs que le soc a marqués de sa trace,  
Domptez ses mouvements, réprimez son audace...  
Vous obtiendrez alors cet heureux appétit,  
Et reviendrez à table en recueillir le fruit.

Je n'entreprendrai point de faire l'étalage  
Des innombrables mets dont on peut faire usage.  
Ma muse réservée et sage en son projet,  
Ne traitera qu'en grand un fertile sujet.  
Aux esprits relevés, trop jalouse de plaire,  
Elle dédaigne ici de parler au vulgaire.  
O vous que mes leçons n'auront point satisfaits,  
J'ose vous renvoyer au *Cuisinier Français*,  
Au *Trésor de Comus*, catéchisme ordinaire  
De l'artiste grossier, du valet mercenaire,  
Qui pense avoir atteint le secret de son art,  
Quand il sait apprêter une omelette au lard!<sup>21</sup>

Je vois sur votre table arriver le potage;  
D'une chère excellente il est l'heureux présage.  
Qu'il soit gras, onctueux, et sente le jambon;  
Que des sucS végétaux colorent son bouillon;

Qu'il soit environné d'une escorte légère  
De hors-d'œuvres brillants, dont l'effet nécessaire  
Est d'ouvrir l'appétit et d'exciter les sens.  
Gardez-vous d'abuser de ces premiers moments,  
Et ne vous livrez pas aux trompeuses amorces  
D'un avide besoin qui trahirait vos forces;  
Préludez doucement aux plaisirs du repas;  
Tel qu'un sylphe léger, voltigez sur les plats;  
Imitez du frelon le volage caprice:  
Il va de chaque fleur caresser le calice.  
Discret et réservé, s'il dépouille leur sein,  
A peine laisse-t-il la trace du larcin.  
Il ne s'arrête point sur la rose nouvelle:  
Hélas! avec douleur il se sépare d'elle;  
Mais il sait à propos modérer ses désirs,  
Et garde un sentiment pour de nouveaux plaisirs.  
Avec pompe déjà paraissent les entrées:  
Qu'elles soient proprement, largement préparées;  
Qu'un suave parfum, sortant de leurs coulis,  
Laisse entr'elles long-temps le convive indécis.

J'aime à voir, au milieu de ce friand cortège,  
Un énorme aloyau que d'abord on assiège;  
La poularde au gros sel, la tourte au godiveau,  
Une tête farcie, un gigot cuit à l'eau...  
Je sais que Pythagore, et Plutarque, et mille autres,  
De mes goûts sur ce point ne sont pas les apôtres;  
Et que s'intéressant au sort des animaux,  
Ils voudraient nous réduire aux simples végétaux.

Laissons-les s'attendrir sur la brebis bêlante  
Qui livre au coutelas sa tête caressante;  
Laissons-les d'un agneau déplorer le trépas;  
Leur fausse humanité ne m'en impose pas.<sup>22</sup>  
Certes, à ce sujet, leur morale est fort douce:  
Un sang vil répandu les émeut, les courrouce;

Mais je les vois par-tout encenser les guerriers  
Qui du sang des humains composent leurs lauriers.

Que j'aime cependant l'admirable silence  
Que je vois observer quand le repas commence!  
Abstenez-vous sur-tout de ces discours bourgeois,  
Lieux-communs ennuyeux, répétés tant de fois:  
«Monsieur ne mange point; monsieur est-il malade?  
«Peut-être trouvez-vous ce ragoût un peu fade:  
«J'avais recommandé de le bien apprêter:  
«Celui-ci vaudra mieux; ah! daignez en goûter,  
«Ou vous m'offenserez. La saison est ingrate:  
«On ne sait que donner, messieurs; mais je me flatte  
«Que si j'ai quelque jour l'honneur de vous revoir,  
«J'aurai tous les moyens de vous mieux recevoir.»  
Faites preuve d'usage et de délicatesse.<sup>23</sup>

Jouissez lentement, et que rien ne vous presse;  
Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté  
Ne soit en son chemin par un autre heurté.<sup>24</sup>

Vous devez accueillir cet adroit parasite  
Qui chez vous quelquefois s'introduit et s'invite.  
A peine savez-vous sa patrie et son nom:  
Au rang de vos amis il se met sans façon.  
Il vous aime en effet, *vous chérit, vous honore,*  
Et paie en compliments les morceaux qu'il dévore:  
Son heureux appétit vous amuse et vous plaît.<sup>25</sup>

N'associez jamais aux plaisirs d'un banquet  
Ces êtres délicats et valétudinares,  
Qui, du dieu d'Épidaure esclaves volontaires,  
Sont toujours à la diète, et toujours trop prudents,  
N'osent livrer leur vie à des goûts innocents.  
Le bien de leur santé les occupe sans cesse;  
Ils calculent l'effet des mets qu'on leur adresse.  
Ce gibier est trop lourd, et cet autre malsain;  
Telle chose convient ou nuit au corps humain.

Ils savent, sur ce point, s'appuyer de sophismes,  
Et du docteur de Cos citer les aphorismes.  
En se privant de tout ils pensent se guérir,  
Et se donnent la mort par la peur de mourir.<sup>26</sup>

Mortels infortunés que Comus mésestime,  
Allez bien loin de nous suivre votre régime,  
Et ne revenez plus, convives impuissants,  
Jeûner près de l'autel où brûle notre encens!

O vous! dont la santé robuste, florissante,  
Des plus riches festins peut sortir triomphante,  
Approchez; c'est à vous d'embellir nos banquets:  
De mon art bienfaisant sachez tous les secrets.

Je ne vous tairai rien: si parfois on vous prie  
*A dîner sans façon et sans cérémonie,*  
Refusez promptement ce dangereux honneur:  
Cette invitation cache un piège trompeur.  
Souvenez-vous toujours, dans le cours de la vie,  
Qu'un dîner *sans façon* est une perfidie.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

## NOTES DU CHANT DEUXIEME.

- 18 *Je dois en convenir; vous n'aviez pas encor*  
Atteint l'âge avancé de la mélancolie.  
Voyez un livre nouveau, intitulé: *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, par madame de Staël-Holstein. On y voit que *les anciens n'avaient point encore atteint l'âge de la mélancolie*, laquelle est une source de perfectibilité.
- 19 *Faites cas de celui qui, fier de son talent,*  
*S'estime votre égal, et d'un air important,*  
*Auprès de son fourneau que la flamme illumine,*  
*Donne avec dignité des lois dans sa cuisine.*  
«J'ai vu, dit Montaigne, parmi nous, un de ces artistes qui avait servi le cardinal Caraffe. Il me fit un discours de cette science de gueule, avec une gravité et une contenance magistrale, comme s'il eût parlé de quelque grand point de théologie. Il me déchiffra les différences d'appétits, celui qu'on a à jeun, et celui qu'on a après le second et tiers services; les moyens tantôt de lui plaire, tantôt de l'éveiller et piquer; la police des sauces, premièrement en général; et puis particularisant les qualités des ingrédients et leurs effets, les différences des salades selon leur saison; celle qui doit être réchauffée, celle qui veut être servie froide; la façon de les orner et embellir pour les rendre plaisantes à la vue. Après cela il entra en matière sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considérations:  
*Nec minimo sanè discrimine refert,*  
*Quo gestu lepores et quo gallina secetur.*  
«Et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et de celles-là mêmes qu'on emploie à traiter du gouvernement d'un Empire. Il m'est souvenu de mon homme.»
- 20 *Ne vous permettez pas de dîner tous les jours*  
*A l'heure ou le soleil a terminé son cours.*  
Un plaisant a dit que les parisiens, à force de retarder l'heure de leur dîner, finiraient par ne dîner que le lendemain.
- 21 *O vous que mes leçons n'auront point satisfaits,*  
*J'ose vous renvoyer au Cuisinier français,*  
*Au Trésor de Comus, catéchisme ordinaire*  
*De l'artiste grossier, du valet mercenaire,*  
*Qui pense avoir atteint le secret de son art,*  
*Quand il sait apprêter une omelette au lard.*  
Ce n'est pas une chose si aisée que de bien faire une omelette. Voici ce qui est arrivé, à ce sujet, au grand Condé:  
«Dans une des courses militaires de ce prince, dit Gourville dans ses Mémoires, toutes ses provisions consistaient en quelques paniers de pain, auquel j'avais fait ajouter du vin, des œufs durs, des noix et du fromage. Avec ces provisions, nous marchâmes bien avant dans la nuit, et entrâmes dans un village où il y avait un cabaret. On y demeura trois ou quatre heures; et n'y ayant trouvé que des œufs, le grand Condé se piqua de bien faire une omelette. L'hôtesse

lui ayant dit qu'il fallait la tourner pour la mieux faire cuire, et lui ayant enseigné à peu pres comme il fallait faire, l'ayant voulu executer, il la jeta bravement du premier coup dans le feu. Je priai l'hôtesse d'en faire une autre, et de ne la pas confier à cet habile cuisinier...»

22 *Laissons-les s'attendrir sur la brebis bêlante*

*Qui livre au coutelas sa tête caressante;*

*Laissons-les d'un agneau déplorer le trépas;*

*Leur fausse humanité ne m'en impose pas.*

Voici un fragment du passage de Plutarque à ce sujet, tel qu'on le trouve traduit dans l'*Émile* de J.-J. Rousseau:

«Tu me demandes, disait Plutarque, pourquoi Pythagore s'abstenait de manger de la chair de bêtes; mais moi je te demande, au contraire, quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie; qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante; qui fit servir devant lui des corps morts, des cadavres, et engloutit dans son estomac des membres qui, le moment d'auparavant, bêlaient, mugissaient, marchaient et voyaient? Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le corps d'un être sensible? Comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre? Comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense? Comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur? Comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ses blessures, nettoyer le sang noir et figé qui les couvrait?...»

*Les peaux rampaient sur la terre écorchées,*

*Les chairs au feu mugissaient embrochées.*

*L'homme ne put les manger sans frémir;*

*Et dans son sein les entendit gémir:*

«Voilà ce qu'il a dû imaginer la première fois qu'il surmonta la nature pour faire cet horrible repas; la première fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissait encore, et qu'il vit comment il fallait égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui léchait les mains.»

23 *Faites preuve d'usage et de délicatesse.*

M. Delille, en avril 1786, étant à dîner chez Marmontel, son confrère, raconta ce qu'on va lire au sujet des usages qui s'observaient à table dans la bonne compagnie. On parlait de la multitude des petites choses qu'un honnête homme est obligé de savoir dans le monde pour ne pas courir le risque d'y être bafoué. «Elles sont innombrables, dit M. Delille; et ce qu'il y a de facheux, c'est que tout l'esprit du monde ne suffirait pas pour faire deviner ces importantes vétilles. Dernièrement, ajouta-t-il, l'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collège Mazarin, me parla d'un dîner où il s'était trouvé quelques jours auparavant, avec des gens de la cour, des cordons bleus, des maréchaux de France, chez l'abbé de Radonvilliers, à Versailles. Je parie, lui dis-je, que vous y avez fait cent incongruités. — Comment donc? reprit vivement l'abbé Cosson, fort inquiet. Il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde. — Quelle présomption! Je gage que vous n'avez rien fait comme personne. Mais voyons, je me bornerai au dîner; et d'abord que faites-

vous de votre serviette en vous mettant à table? — De ma serviette? Je fis comme tout le monde; je la déployai, je l'étendis sur moi, et l'attachai par un coin à ma boutonnière. — Eh bien! mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela; on n'étaie point sa serviette, on la laisse sur ses genoux. Et comment fîtes-vous pour manger votre soupe? — Comme tout le monde, je pense. Je pris ma cuillère d'une main et ma fourchette de l'autre... — Votre fourchette, bon Dieu! Personne ne prend de fourchette pour manger sa soupe; mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous? — Un œuf frais. — Et que fîtes-vous de la coquille? — Comme tout le monde; je la laissai au laquais qui me servait. — Sans la casser? — Sans la casser. — Eh bien, mon cher, on ne mange jamais un œuf sans briser la coquille; et après votre œuf? — Je demandai du *bouilli*. — Du *bouilli*? Personne ne se sert de cette expression; on demande du bœuf, et point de bouilli; et après cet aliment? — Je priai l'abbé de Radonvilliers de m'envoyer d'une très-belle volaille. — Malheureux! de la volaille! On demande du poulet, du chapon, de la poularde; on ne parle de volaille qu'à la basse-cour... Mais vous ne dites rien de votre manière de demander à boire. — J'ai, comme tout le monde, demandé du Champagne, du Bordeaux, aux personnes qui en avaient devant elles. — Sachez donc qu'on demande du *vin de Champagne*, du *vin de Bordeaux*... Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain. — Certainement à la manière de tout le monde: je le coupai proprement avec mon couteau. — Eh! on rompt son pain, on ne le coupe pas... Avançons. Le café, comment le prîtes-vous? — Eh! pour le coup, comme tout le monde; il était brûlant, je le versait par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe. — Eh bien! vous fîtes comme ne fit sûrement personne: tout le monde boit son café dans sa tasse, et jamais dans sa soucoupe. Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement qui ne fût contre l'usage, L'abbé Cosson était confondu, continua M. Delille. Pendant six semaines il s'informait à toutes les personnes qu'il rencontrait, de quelques-uns des usages sur lesquels je l'avais critiqué.» M. Delille lui-même les tenait d'une femme de ses amies, et avait été long-temps à se trouver ridicule dans le monde, où il ne savait comment s'y prendre pour boire et manger conformément à l'usage. L'abbé Cosson, qui manquait d'usage à table, ne manquait point de présence d'esprit. Il avait déjeuné un jour chez M. Chauveau-Lagarde, qui l'a connu particulièrement, et de qui je tiens ce trait. On lui avait servi un pâté dont il avait été fort content; le lendemain il s'en rappela: il vint retrouver son ami de grand matin, et lui dit très-sérieusement: «Mon cher, j'ai aujourd'hui du monde à déjeuner chez moi, je ne m'y attendais point: faites-moi le plaisir de me prêter votre pâté.»

- 24 *Jouissez lentement, et que rien ne vous presse;  
Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté  
Ne soit en son chemin par un autre heurté.  
Boileau a dit dans l'Art poétique:  
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,  
Ne soit en son chemin par une autre heurtée.*
- 25 *Vous devez accueillir cet adroit parasite*

*Qui chez vous quelquefois s'introduit et s'invite.*

.....  
*Son heureux appétit vous amuse et vous plaît.*

Parmi les modernes, on peut citer Montmaur, le plus fameux parasite de son temps. Il naquit en Limousin en 1576, et mourut à Paris en 1648. C'était un homme riche, mais avare. Il disait à ses amis: *Fournissez les viandes et le vin, et je fournirai le SEL.* Étant un jour à table avec un grand nombre de ses amis qui chantaient, parlaient et riaient tous à la fois: *Ah! messieurs,* dit-il, *un peu de silence, on ne sait ce qu'on mange.* Furetière fit contre lui l'épigramme qui suit:

*Montmaur ne trouva dans la Bible*

*Rien d'incroyable ou d'impossible,*

*Sinon quand il vit que cinq pains*

*Rassasièrent tant d'humains,*

*Et que, pour comble de merveilles,*

*Il en resta douze corbeilles.*

*Bon Dieu, dit il, pardonne-moi,*

*Le miracle exède ma foi;*

*Sans doute le texte en ajoute;*

*Que n'étais-je là pour le voir?*

*Je ne crois pas que ton pouvoir*

*En eût fait rester une croûte.*

Il est important de rappeler ici les différentes significations qu'a eues le mot *parasite* dans l'antiquité et chez les modernes. Le titre de *parasite* était autrefois très-honorable; il a eu le même sort que celui de *philosophe*. Les Romains nommaient les parasites *epulones*, ils étaient préposés dans les temples à recevoir l'offrande des premiers fruits; ils étaient chargés de les distribuer au peuple, et d'en conserver pour les festins consacrés aux divinités. Presque tous les dieux avaient leurs *parasites*, lesquels, disent les historiens, faisaient aussi certains sacrifices avec les femmes qui n'avaient eu qu'un mari. Ces hommes qui mangeaient à la table des dieux, qui étaient convives de Jupiter, de Bacchus, d'Apollon, jouirent d'abord d'une grande considération chez les peuples; mais on s'aperçut bientôt qu'ils avaient un gros appétit, et qu'ils mangeaient la part de leurs divins hôtes. Ils finirent par s'avilir, en se ménageant, sous le prétexte du service des dieux, l'entrée des grandes maisons; ils s'y conduisirent comme dans les temples; et, tout en louant le maître de la maison, comme ils avaient loué Jupiter ou Hercule, ils dévoraient les mets réservés à la famille. Alors on nomma *parasites* les flatteurs et les complaisans, qui, pour se procurer un bon dîner, sacrifiaient toute probité et délicatesse. Les Romains, en les recevant à leur table, usaient du droit de les ridiculiser, de les bafoner, et même de les battre, usage qui ne s'est pas conservé jusqu'à nos jours; car un parasite est aujourd'hui l'*ami de la maison*, et les louanges qu'il donne sont prises pour de la bonne monnaie. On les trouve forts amusants; et beaucoup de gens qui mangent leur fortune sans appétit, sont enchantés d'avoir à leur table ces sortes de complaisans, qui dissipent quelquefois l'ennui qu'entraînent les richesses et la satiété.

26 *Et se donnent la mort par la peur de mourir:*

Imitation de Martial. Faunius-Cepion, complice d'une conspiration contre Auguste, qui fut découverte, se donna lui-même la mort. C'est sur ce sujet que Martial a fait le distique suivant:

Hostem cum fugerit, se Faunius ipse peremit,  
His rogo, non furor est, *ne moriare mori?*

# LA GASTRONOMIE,

POÈME.

CHANT TROISIÈME.

LE SECOND SERVICE.

J'ai souvent regretté les asiles pieux  
Où vivaient noblement ces bons religieux,  
Qui depuis, affranchis de leurs règles austères,  
Se sont vus dépouillés par des lois trop sévères:  
Il faut bien convenir qu'elles avaient ce droit.  
Je vous aimais sur-tout, enfants de saint Benoît,  
De Cluny, de Saint-Maur heureux propriétaires:  
J'admirais vos palais, vos temples et vos terres;  
Vos superbes moissons, vos immenses forêts,  
Que ne dévastaient point des travaux indiscrets;  
Vos soins réparateurs, la sagesse, le zèle  
Qui rendaient à vœux la fortune fidèle.  
Je sais qu'on a prouvé que vous aviez grand tort.  
Que ne prouve-t-on point quand on est le plus fort!  
N'importe, recevez l'hommage de ma muse.  
Un intérêt bien cher doit être mon excuse.  
J'avais un bon parent dans votre ordre élevé,  
Un oncle que le ciel m'a trop vite enlevé.  
Respectable prier, commandant à ses frères,  
Il n'abusa jamais de ses droits temporaires.  
Il aimait les mondains, se plaisait avec eux:  
Le monde n'était point un enfer à ses yeux.  
J'ai souvent visité son brillant réfectoire;  
Là, Comus triomphant présidait avec gloire;  
Là, tous les biens exquis qu'enfante l'univers,

Les hôtes des forêts, des fleuves et des mers,  
Recueillis par des mains généreuses, actives,  
S'unissaient à l'envi pour charmer les convives.  
Là, j'ai pu, jeune encore, et brillant de santé,  
Jouir avec délice et sensualité...

Retraite du repos, des vertus solitaires,  
Cloîtres majestueux, fortunés monastères,  
Je vous ai vu tomber, le cœur gros de soupirs,  
Mais je vous ai gardé d'éternels souvenirs!

S'il est un rôle noble et bien digne d'envie,  
Un agréable emploi dans le cours de la vie,  
C'est celui d'un mortel qui fait en sa maison  
Les honneurs de sa table en digne Amphytrion;  
On dévore les mets que sa grâce assaisonne:  
Des regards caressants fixés sur sa personne  
Semblent lui demander de nouvelles faveurs;  
Sa généreuse main captive tous les cœurs.  
Mes amis, si jamais Plutus, que j'importe  
M'accorde le bienfait d'une grande fortune,  
Je la veux consacrer à nourrir l'amitié:  
Je prétends qu'avec moi, tous les jours de moitié,  
Vous ne me quittiez point; que ma table chérie  
Devienne l'heureux gage et le nœud qui nous lie.  
Du nectar de Vougeot vous serez abreuvés,  
Et des vins de mon cru constamment préservés.  
Tous les jours mes valets et mes coursiers agiles  
Feront contribuer les campagnes, les villes;  
Visiteront Genève et le lac du Bourget,  
Iront jusqu'aux deux mers rechercher le rouget.  
Les primeurs du printemps avec art rassemblées,  
Dans ma serre à grands frais braveront les gelées;  
Je pourrai tous les ans, dans le sein des hivers,  
En dépit des frimas, vous offrir des pois verts.

*Le Cuisinier Français*, qui n'est pas un bon livre,  
Nous offre quelquefois des maximes à suivre.  
J'emprunterai de lui ce refrain bien connu:

*Servez chaud.* Sur ce point l'auteur m'a prévenu:  
Le ragoût le plus fin que l'art puisse produire,  
S'il est froid et glacé ne saurait me séduire...

Faites que vos amis, pleinement satisfaits,  
En sortant de chez vous ne se plaignent jamais.  
De leurs goûts différents apercevez la trace:  
L'un préfère la cuisse, un autre la carcasse.  
Offrez en général les aîles du poulet,  
Le ventre de la carpe et le dos du brochet.  
Observez dans vos dons une exacte justice.  
Ne favorisez point par orgueil ou caprice,  
Tel homme plus puissant ou plus considéré,  
Qui voudrait jouir seul d'un morceau préféré.  
Ah ! si l'égalité doit régner dans le monde,  
C'est autour d'une table abondante et féconde;  
Les enfants de Comus, sujets aux mêmes lois,  
N'ont rien qui les distingue et sont *égaux en droits*.

Sur les premiers objets d'une chère brillante,  
Vous avez apaisé votre faim dévorante.  
La scène va changer. Des valets empressés  
Enlèvent les débris que vous avez laissés.  
D'un instant de repos faites un digne usage;  
Le moment est venu de parler davantage.  
Partant, faites briller vos convives charmés  
Par de petits discours adroitement semés,  
Qui fassent ressortir les phrases les plus sottes;  
La cuisine fournit d'heureuses anecdotes.  
Ajoutez quelques traits à ceux que j'ai tracés  
Sur les progrès de l'art dans les siècles passés.  
Citez des faits plaisans, recherchez dans l'histoire  
Des Grecs et des Romains d'éternelle mémoire.  
Dites que Dentatus, qui triompha deux fois,  
Dans un vase grossier taisait cuire des pois,<sup>27</sup>  
Lorsque les envoyés d'une faible puissance  
Vinrent de son crédit implorer l'assistance.  
Citez, pour vous donner un air plus érudit,

La loi qui des Romains condamnait l'appétit  
Cette loi *famia*, bizarre, impolitique,<sup>28</sup>  
Qui ne fit qu'enhardir la débauche publique.  
Racontez que dans Rome un barbot fut payé  
Plus de deux cents écus: argent bien employé,  
Qui fit dire à Caton, dans son triste délire,  
Ou'il ne répondait plus du salut de l'Empire.<sup>29</sup>  
Ajoutez que dans Naples un généreux tyran  
Paya cent écus d'or la sauce d'un faisán. <sup>30</sup>  
Puisse dans Martial, dans Pétrone et Plutarque;  
Ils présentent des faits bien dignes de remarque.<sup>31</sup>  
Sur-tout si vous voulez charmer vos auditeurs,  
Racontez les exploits de quelques gros mangeurs.<sup>32</sup>  
Confondez sur ce point la raison étonnée.  
Albinus engloutit dans une matinée,  
De quoi rassasier vingt mortels affamés.  
Phagon fut en ce genre un des plus renommés;  
Son estomac passa la mesure ordinaire:  
Tel qu'un gouffre effrayant que nous cache la terre,  
Il faisait disparaître, en ses rares festins,  
Un porc, un sanglier, un mouton et cent pains.  
C'est ainsi que mettant à profit la science,  
Vos amis attendront avec impatience  
Le service nouveau qui leur est destiné.  
Il arrive: déjà le signal est donné.  
Des rôtis imposants ont la première place:  
Sans doute ils sont le fruit de votre heureuse chasse.  
Vous pouvez expliquer par quel art assassin  
Vous avez débusqué ce timide lapin;  
Comment cette perdrix, dans sa fuite imprudente,  
Est tombée à vos pieds éperdue et sanglante;  
Comment a succombé ce lièvre malheureux,  
Malgré les vains détours de son train sinueux...  
De nombreux entremets, rangés en symétrie,  
Entourent le gibier, la poularde rôtie.  
Proscrivez cependant ces fastueux plateaux,

Brillans colifichets enrichis de métaux,  
De glaces, de pompons, dont l'aspect m'effarouche;  
Qui captivent les yeux aux dépens de la bouche,  
Qui trompent l'appétit: moins d'éclat, plus de mets:  
On ne se nourrit point de bijoux, de hochets;  
A ce vain appareil, qui d'abord vous enchante,  
Je ne reconnais point une table abondante.

Vous touchez au moment des plaisirs les plus vifs.  
A cet acte nouveau les gourmands attentifs,  
Avec l'œil de l'envie ont dévoré d'avance  
La caille, l'ortolan, la carpe, la laitance,  
Et le cochon de lait, dont la cuirasse d'or  
Semble le protéger et le défendre encor.

Proscrivez sans pitié ces poulets domestiques  
Nourris en votre cour et constamment étiques,  
Toujours mal engraisés par des soins ignorants;  
Ne connaissez que ceux de la Bresse ou du Mans.  
J'ai toujours redouté la volaille perfide  
Qui brave les efforts d'une dent intrépide.  
Souvent, par un ami dans ses champs entraîné,  
J'ai reconnu le soir le coq infortuné  
Qui m'avait le matin, à l'aurore naissante,  
Réveillé brusquement de sa voix glapissante;  
Je l'avais admirée dans le sein de la cour;  
Avec des yeux jaloux j'avais vu son amour.  
Hélas! le malheureux abjurant la tendresse  
Exerait à souper sa fureur vengeresse.

Defendez que personne, au milieu d'un banquet,  
Ne vous vienne donner un avis indiscret.  
Écartez ce fâcheux qui vers vous s'achemine:  
Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dine.<sup>33</sup>  
Eh! qu'importe le monde et ses tracas divers:  
Dans les bras de Comus oubliez l'univers.

Il est, pour l'oublier, une heureuse manière:  
Déjà des vins choisis ont rougi votre verre.  
Votre vin bourguignon, dans sa cave couché,

A compté six printemps, artistement bouché.  
Le pourpre de son teint accuse sa vieillesse;  
Elle vous rajeunit et provoque l'ivresse...  
Arrêtez, je prétends contenir votre essor:  
Des jus plus séducteurs vous attendent encor.  
Le temps fuit, l'heure approche et le dessert s'avance:  
Je ne prêcherai pas trop long-temps l'abstinence.  
 Craignez en débutant de funestes abus;  
Bientôt mieux disposés, je vous livre à Bacchus.  
Admirez la nature habile, ingénieuse  
A varier ses dons d'une main généreuse,  
Qui, du nord au midi prodiguant ses trésors,  
Nourrit des végétaux, organise des corps,  
Que l'homme fait servir au soutien de sa vie.  
De ces êtres nombreux connaissez la patrie.  
Sachez tout ce qui peut nous servir d'aliment:  
Soyez naturaliste en ce point seulement.  
Fuyez la botanique et sa nomenclature.  
N'allez pas dans vos champs épluchant la verdure,  
Sur une herbe inutile exercer votre esprit,  
Vous transir dans un pré pour faire l'érudit,  
Feuilleter Adanson, Tournefort ou Linnée,  
Et sur un aconit pâlir une journée.

Respectez le savoir des Plines, des Buffons;  
Mais qu'importe pour vous l'histoire des cirons,  
Celle des éléphants, des tigres, des panthères?  
Vous vous intéressez aux mœurs, aux caractères  
De ces bons animaux qui naissent sous nos yeux,  
Et dont nous jouissons dans nos climats heureux.  
Vous estimez beaucoup l'écorce salutaire  
Que l'île de Ceylan fournit seule à la terre;  
Vous aimez la muscade, et savez en quels lieux  
On cultive, on recueille un fruit si précieux.  
Vous savez qu'au pays d'Amboine et de Ternates,  
Le girofle triomphe au rang des aromates;  
Vous savez discerner quel est le champignon

Qui cache sous sa voûte un germe de poison.  
Du sol périgourdin la truffe vous est chère;  
À l'immonde animal elle doit la lumière;  
Elle aime à végéter, paisible et sans orgueil,  
Au pied d'un chêne blanc, d'un charme ou d'un tilleul...

Lecteur, je vous entends... Fidèle à ma méthode,  
Je vous dois à cette heure un heureux épisode.  
Pardonnez, mon pinceau va changer de couleurs;  
Peut-être à mon récit donnerez-vous des pleurs.  
Faisons à la pitié de légers sacrifices:  
Les pleurs qu'elle fait naître ont toujours des délices.

Condé... que ce grand nom ne vous alarme pas,  
J'écris pour tous les temps et pour tous les climats;  
Condé, le grand Condé, que la France révère,  
Recevait de son roi la visite bien chère,  
Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilli,  
Long-temps *de race en race à grands frais embelli*.  
Jamais plus de plaisirs et de magnificence  
N'avait d'un souverain signalé la présence.  
Tout le soin des festins fut remis à Vatel,  
Du vainqueur de Rocroi fameux maître-d'hôtel.  
Il mit à ses travaux une ardeur infinie;  
Mais avec des talens il manque de génie.  
Accablé d'embarras, Vatel est averti  
Que deux tables en vain réclament leur rôti;  
Il prend pour en trouver une peine inutile.  
«Ah!» dit-il, s'adressant à son ami Gourville,  
De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué:  
«Je suis perdu d'honneur; deux rôtis ont manqué;  
«Un seul jour détruira toute ma renommée;  
«Mes lauriers sont flétris, et la cour alarmée  
«Ne peu't plus désormais se reposer sur moi:  
«J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi...»  
Le prince, prévenu de sa douleur extrême,  
Accourt le consoler, le rassurer lui-même.  
«Je suis content, Vatel, mon ami, calme-toi:

«Rien n'était plus brillant que le souper du roi.  
«Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime:  
«Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime.  
«—Prince, votre bonté me trouble et me confond:  
«Puisse mon repentir effacer mon affront!»  
Mais un autre chagrin l'accable et le dévore;  
Le matin, à midi, point de marée encore.  
Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,  
A l'heure du dîner n'étaient point arrivés.  
Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraie  
D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie.  
Il attend, s'inquiète, et maudissant son sort,  
Appelle en furieux la marée ou la mort.  
La mort seule répond: l'infortuné s'y livre.  
Déjà percé trois fois il a cessé de vivre.  
Scs jours étaient sauvés, ô regrets! ô douleur!  
S'il eût pu supporter un instant son malheur.  
A peine est-il parti pour l'inférieure rive,  
Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive.  
On le nomme, on le cherche, on le trouve; grands dieux!  
La Parque pour toujours avait fermé ses yeux.  
Ainsi finit Vatel, victime déplorable,<sup>34</sup>  
Dont parleront long-temps les fastes de la table.  
O vous! qui par état présidez aux repas,  
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitiez pas!

FIN DU TROISIÈME CHANT.

## NOTES DU CHANT TROISIEME.

- 27 *Dites que Dentatus, qui triompha deux fois,  
Dans un vase grossier taisait cuire des pois,  
Lorsque les envoyés d'une faible puissance  
Vinrent de son crédit implorer l'assistance.*

Il y a ici une petite infidélité. Dentatus ne faisait point cuire des pois, mais bien positivement des raves. Voici ce que dit l'histoire sur Dentatus: «Curius Dentatus fut trois fois consul, et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé qui faisait cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'était retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le Romain les refusa, en disant fièrement: «Je préfère ma vaisselle de terre à vos vases d'or; je ne veux pas être riche, content dans ma pauvreté de commander à ceux qui le sont.»

Voici la vérité heureusement rétablie. Il ne faut jamais alterer l'histoire, lors même qu'il ne s'agit que de raves cuites.

- 28 *Citez, pour vous donner un air plus érudit,  
La loi qui des Romains condamnait l'appétit  
Cette loi famia, bizarre, impolitique,  
Qui ne fit qu'enhardir la débauche publique.*

Macrobe dit qu'au temps de la loi *famia*, qu'on avait publiée pour réprimer la débauche du peuple, plusieurs sénateurs vinrent ivres opiner au sénat sur le salut de la république. Cette loi, entr'autres choses, ne permettait pas de dépenser plus de cent asses à un repas, *centenos aëris*: ce qui revenait environ à cinquante sous de notre monnaie. La loi *orchia* réglait le nombre des convives qu'on pouvait inviter.

- 29 *Racontez que dans Rome un barbot fut payé  
Plus de deux cents écus: argent bien employé,  
Qui fit dire à Caton, dans son triste délire,  
Qu'il ne répondait plus du salut de l'Empire.*

Un barbot fut effectivement acheté à Rome jusqu'à deux cent cinquante écus: ce qui fit dire à Caton qu'il doutait du salut d'une ville où un poisson était vendu plus cher qu'un bœuf.

- 30 *Ajoutez que dans Naples un généreux tyran  
Paya cent écus d'or la sauce d'un faisán.*

On attribue ce trait à Mulcasse, roi de Tunis, et cela se passa à Naples.

- 31 *Puisez dans Martial, dans Pétrone et Plutarque;  
Ils présentent des faits bien dignes de remarque.*

Lisez, pour vous orner l'esprit et vous mettre en état de parler savamment en Gastronomie, la description que Pétrone fait des festins de Trimalcion, c'est à dire de Néron; lisez les Œuvres morales de Plutarque,

*ses propos de table*, etc.; les épigrammes de Martial; *Julius Cæsar bullengerus juliødunensus è soc. Jesus, de conviviis; Guidomi Panciroli rerum perditarum; cum commentariis Salmulh, titulum de cibi capiendi modo veteribus usitato*; le petit volume in-12 que le fameux écrivain de la *Vie des Papes* à dédié au cardinal Roverella, sous ce titre: *Bap. Platinae Cremonensis de honestate, voluptate et valetudine libri decem*. Dans cet ouvrage, Platina décrit l'art de préparer les mets d'une manière qu'il dit agréable et utile pour la santé...

32 *Sur-tout si vous voulez charmer vos auditeurs, Racontez les exploits de quelques gros mangeurs.*

Voici les exemples les plus saillans qu'on puisse citer: Maximin mangeait soixante livres de viande par jour; Albinus engloutit dans une matinée cinq cents figues, cent pêches, dix melons, vingt livres de muscat, cent bec-figues et quarante douzaines d'huîtres; Phagon dévora, devant Aurélius, un sanglier, un cochon, un mouton et cent pains; il but une pièce de vin. Domitius, Africain, et Audebonte, roi d'Angleterre, périrent à table de trop manger. L'histoire romaine nous fournit plusieurs exemples de buveurs extraordinaires, qu'il est bon de citer à table. Les femmes mêmes se livraient au vin; et on en a vu qui, à toutes les santés qu'elles portaient, buvaient autant de coups qu'il y avait de lettres en leur nom. Pison fut fait préteur par Tibère, pour avoir bu pendant trots nuits. Flacus eut la province de Syrie pour un pareil exploit. Novellus avala trots grandes mesures de vin, en présence du même empereur...

Le *Journal des Défenseurs*, en rendant compte de la *Gastronomie* avec beaucoup d'indulgence, m'a indiqué l'anecdote suivante:

«Le maréchal de Villars avait un suisse qui mangeait énormément. Le maréchal un jour le fit venir: Combien mangerais-tu d'aloyaux? lui dit-il.— Ah! monseigneur, pour moi falloir pas beaucoup, cinq à six tout au plus.— Et combien de gigots?—De gigots! pas beaucoup, sept à huit.—Et de poulardes? Oh! pour les poulardes, pas beaucoup, une douzaine.—Et de pigeons?— Oh! pour ce qui est des pigeons, monseigneur, pas beaucoup, quarante, peut-être cinquante, selon l'appétit.— Et des alouettes?—Des alouettes, monseigneur, toujours.»

33 *Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.*

Le bailli de Suffren étant à Achem, dans l'Inde, une députation de la ville vint lui demander audience au moment où il était à table. Comme il était gourmand et n'aimait point à être troublé dans ses repas, il imagine plaisamment, pour se débarrasser de la députation, de lui faire dire qu'un article de la religion chrétienne défendait expressément à tout chrétien à table de s'occuper d'autres choses que de manger, cette fonction étant d'une grande importance. La députation se retira très-respectueusement, en admirant l'extrême dévotion du général français.

34 *Ainsi finit Vâtel, victime deplorabile, Dont parleront long-temps les fastes de la table.*

Voici la lettre où madame de Sévigné rend compte de cet événement à madame de Grignan. Je me suis servi de ses propres termes, autant que la poésie a pu me le permettre :

«Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu parsemé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa: il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois: «Je suis perdu d'honneur; voici une affaire que je ne supporterai pas.» Il dit à Gourville: «La tête me tourne; il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez moi à donner des ordres.» Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince; M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit: «Vatel, tout va bien; rien n'était plus beau que le souper du roi.» Il répondit: «Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. —Point du tout, dit M. le prince, ne vous fachez point, tout va bien.» Minuit vient: le feu d'artifice ne réussit point; il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va par-tout; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demande: «Est-ce là tout?—Oui, monsieur.» Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'y aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville; il lui dit: «Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci.» Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels, qu'il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés: on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort, on loua et blâma son courage...»

# LA GASTRONOMIE,

POÈME.

CHANT QUATRIÈME.

LE DESSERT.

Le mortel fortuné nourri dans les grandeurs,  
Que le ciel a comblé de constantes faveurs,  
Que jamais le besoin et la faim importune  
Ne sont venu chercher au sein de la fortune;  
Celui là, mes amis, inhabile à jouir,  
Peut-être ne sent pas tout le prix du plaisir;  
    Il n'éprouve jamais, endormi dans le faste,  
Ce sentiment exquis que fait naître un contraste...  
Il faut, loin du palais où languit le bonheur,  
Avoir bu quelquefois le vin du voyageur;  
Avoir, en fugitif surpris par la misère,  
Partagé le pain noir pétri dans la chaumière:  
Alors, quand le destin vous présente au hasard  
Un banquet embelli des prestiges de l'art,  
Ce bien inattendu double vos jouissances;  
Vous savourez l'oubli des plus vives souffrances.  
L'orage rend plus pur l'heureux jour qui le suit:  
J'ai connu ce plaisir que le malheur produit.  
    Naguère, dans ces temps de mémoire fatale  
Où le crime planait sur ma terre natale,  
Effrayé, menacé par un monstre cruel,  
Forcé d'abandonner le banquet paternel,  
Je cherchai mon salut dans ces rangs militaires  
Formés par la terreur, et pourtant *volontaires*;  
Je m'armai tristement d'un fusil inhumain  
Qui jamais, grâce au ciel, n'a fait feu dans ma main.  
Je me chargeai d'un sac, humble dépositaire

De tout ce qui devait me rester sur la terre.  
Ainsi, nouveau Bias, je partis accablé  
Du poids de tout mon bien sur mon dos rassemblé.  
Adieu, joyeux dîners, soupers plus gais encore,  
Doux propos et bons mots que le vin fait éclore;  
Adieu, friands apprêts, gibier, pâtés dorés,  
Au foyer domestique avec soin préparés!...  
Je suivis à pas lents des routes parsemées  
D'innombrables soldats entraînés aux armées.  
Que de tristes festins nous attendaient le soir!  
Le pain du fournisseur était-il assez noir!  
Son bouillon assez clair, et son vin assez rude!  
Par-tout, à notre aspect, la sombre inquiétude  
Veillait autour de nous; nos hôtes consternés  
Fermaient leur basse-cour, espoir de leurs dînés.  
A l'hospitalité condamnés par un maire,  
L'eau, le feu, le couvert, une faible lumière,  
Un lit où trois soldats devaient se réunir,  
Etaient les seuls secours qu'ils daignaient nous fournir.

Nous gagnions lentement la terre d'Italie...  
Le ciel me fit trouver sur la route une amie...  
On n'avait point encor dévasté son manoir;  
Elle attendait son tour, elle devait l'avoir;  
Elle osait aux brigands disputer son domaine,  
Et mettait à profit sa fortune incertaine.  
Je l'embrasse, et bientôt je me sens soulagé  
Du sac et du fusil dont j'étais surchargé;  
Tous le soins délicats que l'amitié prodigue  
S'empressent de me faire oublier ma fatigue.  
Le souper se prépare et s'annonce de loin...  
Passagère faveur dont j'avais grand besoin!  
L'abondance est unie à la délicatesse:  
La truffe à parfumé la poularde de Bresse;  
Un vin blanc qu'a donné le sol de Saint-Perret,  
Pour réchauffer mon sein sort d'un caveau secret.  
Je me sens ranimé de ses feux salutaires;

Je bois à mon amie, aux moeurs hospitalières...  
Je ne suis plus soldat, je règne, je suis roi,  
Et déjà la terreur disparaît devant moi.

Muse, sans vains détours, reviens à tes convives;  
Leurs teints sont plus vermeils, leurs couleurs sont plus vives.  
A votre cuisinier, dont vous êtes content,  
Vous devez, à cette heure, un hommage éclatant.  
Qu'un éloge public soit le prix de son zèle;  
Vous le verrez demain, à la gloire fidèle,  
Se signaler encor. «Mon ami, dites-lui,  
«Ton maître est satisfait, et doit l'être aujourd'hui.  
«Du meilleur des festins regarde ce qui reste;  
«Vois ces tristes débris et ce vide funeste,  
«Et ces membres épars dépouillés jusqu'aux os:  
«Tout dépose en faveur de tes heureux travaux.  
«Poursuis, et je prétends, dans ma reconnaissance,  
«Dérobant les lauriers d'un jambon de Mayence,  
«D'une couronne un jour décorer ton bonnet.  
«Puisse la récompense égaler le bienfait!»  
C'est ainsi qu'un héros, célèbre à plus d'un titre,  
A daigné dans Postdam adresser une épître  
A l'illustre Noël, digne du noble emploi  
De commander en chef les cuisines d'un roi.<sup>35</sup>

Le dessert est servi: quel brillant étalage!  
On a senti de loin cet énorme fromage,  
Qui doit tout son mérite aux outrages du temps...<sup>36</sup>  
Mais s'il faut sur ce point s'adresser aux amants,  
Les parfums de Paphos, dont l'amour fait usage,  
Ne peuvent s'allier à ceux de Sassenage.  
Gardez-vous de cueillir sur les lèvres d'Iris  
Un baiser maladroit qui ferait fuir les ris.

Un service élégant, d'une ordonnance exacte,  
Doit de votre repas marquer le dernier acte.  
Au secours du dessert appelez tous les arts,  
Sur-tout celui qui brille au quartier des Lombards.  
Là, vous pourrez trouver, au gré de vos caprices,

Des sucres arrangés en galants édifices;  
Des châteaux de bonbons, des palais de biscuits,  
Le Louvre, Bagatelle et Versailles confits;  
Les amours de Sapho, d'Abeilard, de Tibule,  
Les noces de Gamache et les travaux d'Hercule;  
Et mille objets divers, que savent imiter  
D'habiles confiseurs que je pourrais citer.  
Ne démolissez point ces merveilles sucrées,  
Pour le charme des yeux seulement préparées;  
Ou du moins accordez, pour jouir plus long-temps,  
Quelques jours d'existence à ces doux monuments:  
Assez d'autres objets dignes de votre hommage,  
Avec moins d'appareil vous plairont davantage.  
Ah! plutôt attaquez et savourez ces fruits  
Qu'un art officieux en compote a réduits.  
A la grâce, à l'éclat sacrifiez encore;  
Aux trésors de Pomone ajoutez ceux de Flore;  
Que la rose, l'œillet, le lis et le jasmin,  
Fassent de vos desserts un aimable jardin;  
Et que l'observateur de la belle nature,  
S'extasie en voyant des fleurs en confiture.

Vous avez satisfait à vos nombreux désirs;  
Mais Bacchus vous attend pour combler vos plaisirs.  
Approche, bienfaiteur et conquérant de l'Inde  
Tu m'inspireras mieux que les filles du Pinde;  
Verse-moi ton nectar, dont les dieux sont jaloux,  
Et mes vers vont couler plus faciles, plus doux.  
De ces vases nombreux que l'aspect m'intéresse!  
Quel luxe séducteur! quelle aimable richesse!  
Vos convives déjà, dans un juste embarras,  
Vous adressent leurs vœux, et vous tendent les bras.  
Venez à leur secours; offrez-leur à la ronde  
La liqueur qui vous vient des bords de la Gironde,  
Le vin de Malvoisie et celui de Palma,  
Le Chlampaigne mousseux, le Christi-Lacryma,  
Le Chypre, l'Albano, le Clairret, le Constance...

Choisissez-les toujours au lieu de leur naissance.  
N'allez pas rechercher aux faubourgs de Paris  
Du vin de Rivesalte ou de Cante-Perdrix;  
Et ne vous fiez pas à l'art des empiriques  
Qui souillent vos boissons de mélanges chimiques.

Donnez-vous, eu buvant, les airs d'un connaisseur;  
Dites que ce Bordeaux aurait plus de saveur  
S'il avait visité quelques plages lointaines,  
Et que ce Malaga qui coule dans vos veines,  
Usé par la vieillesse, a perdu sa vertu;  
Qu'il serait sans égal s'il avait moins vécu.

Buvez, il en est temps, mais à dose légère,  
Et ne remplissez pas constamment votre verre.  
Mettez un intervalle égal et mesuré  
Entre tous vos plaisirs; arrivez par degré  
Faire au moment de boire un cours de politique;  
Lier *les droits du peuple* à la métaphysique;  
Des rois de l'univers scruter les cabinets,  
Qui ne vous ont jamais confié leurs secrets.

Abstenez-vous sur-tout de remettre en mémoire  
Les crimes désastreux qui souillent notre histoire:  
Déplorable sujet d'un fatal entretien,  
Qui rappelle le mal sans ramener le bien.  
C'est assez que Cléo noircisse ses chroniques  
Du récit douloureux des misères publiques.  
De l'éclat du pouvoir ne soyez pas tenté:  
L'ambition détruit l'appétit, la santé.  
Assez d'infortunés, dans le siècle où nous sommes,  
Ont recherché le soin de commander aux hommes.  
Leurs désastres récents nous peuvent témoigner  
Quels maux sont attachés à l'honneur de régner.  
Jamais d'un doux festin ils n'ont connu les charmes,  
Leur pain fut bien souvent humecté de leurs larmes,  
Et par mille remords leur vin empoisonné.

Buvez donc en repos, bien ou mal gouverné.  
Que si contre nos vœux, par un nouvel outrage,

Un tyran ramenait la terreur, l'esclavage,  
Appelez à demain des malheurs d'aujourd'hui:  
Buvez, et vous serez moins esclaves que lui.

De porter des *toasts* suivez l'usage antique;  
Mais vous ne direz pas, d'un ton démagogique:  
«Puissent tous les mortels, mûrs pour la liberté,  
«Vivre dans les liens de la fraternité!  
«Puissent dans tous les lieux que le soleil éclaire,  
«Les principes bientôt répandre leur lumière!...»

On a vu trop souvent profaner les banquets  
Par ce triste langage et ces vœux indiscrets.  
Écoutez les *toasts* que j'ose vous prescrire;  
En buvant à la ronde il est plus doux de dire:  
«Puissions-nous dans cent ans, aussi vieux que Nestor,  
«A ce même couvert nous réunir encor!  
«Que le ciel garantisse et préserve d'orage  
«Les ceps de la Champagne et ceux de l'Hermitage!  
«Garde le clos Vougeot, celui de Chambertin,  
«Des ardeurs de l'été, des fraîcheurs du matin!...  
«Puissions-nous, affranchis des fureurs politiques,  
«N'être plus séparés de nos dieux domestiques!...»

Que si vous conservez quelques désirs vengeurs  
Contre vos ennemis et vos persecuteurs,  
Ne faites pas comme eux, vous seriez sans excuse.  
Souhaitez seulement que le ciel leur refuse  
Un heureux appétit; qu'un funeste dégoût  
Les accable sans cesse et les suive par-tout;  
Qu'ils ne soient abreuvés que des vins de Surène,  
Ou de ceux que produit leur aride domaine;  
Que seuls, à leur couvert dégoûtant et hideux,  
Jamais un bon ami ne s'y mette avec eux;  
Ou que, toujours trompés dans leurs tristes orgies,  
Leur table soit livrée au souffle des harpies;  
Qu'un ignorant artiste, émule de Mignot,<sup>37</sup>  
Nouvel empoisonneur, assaisonne leur pot...  
Qu'ils n'aient jamais de vous que ces souhaits à craindre;

Si le ciel vous exauce, ils seront trop à plaindre.

Vous pouvez cependant, libre de leurs fureurs,  
Parler de votre siècle et rire de ses mœurs.

«Que vous semble, messieurs, du siècle des lumières?

— «Je pense en vérité que nous n'y voyons guères.

«Je préfère le temps ou l'on ne voyait rien...

— «Convenez cependant que nous dansons fort bien,

«Et que nos jeunes gens ne touchent pas la terre.

«Nous avons cultivé d'une étrangère manière

«La science publique et la danse à la fois;

«Jamais on n'a tant fait d'entrechats et de lois.

— «Messieurs, avez-vous lu la nouvelle brochure?

«Que de biens sont promis à la race future!

«Une femme nous dit et nous prouve en effet

«Qu'avant quelques mille ans l'homme sera parfait;

«Qu'il devra cet état à *la mélancolie*.

«On salt que la tristesse annonce le génie...

— «Nous avons déjà fait des progrès étonnans.

«Que de tristes écrits! que de tristes romans!

«Des plus noires horreurs nous sommes idolâtres,

«Et la mélancolie à gagné nos théâtres.

— «Mes amis, mon système est, lorsque j'ai dîné,

«De trouver tout parfait et tout bien ordonné.

«L'état où nous vivons n'a rien qui me chagrine:

«Un décret ne vient point requérir ma farine;

«La France ne craint plus ce fléau destructeur,

«Qui menaçait son peuple aux jours de la terreur.

«Ah! puissions-nous toujours éviter la famine!

«Que m'importe le reste, il suffit que je dine...»

Le dieu que vous servez est l'ami des chansons:

Mêlez donc la musique à vos libations;

Vous n'avez pas besoin d'être un grand coryphée;

Bacchus ne prétend pas à la gloire d'Orphée:

Chantez; nous savons bien que vous n'avez jamais

Essayé d'égaliser les chantres des forêts.

Vous n'imiterez point les cadences parfaites

De nos jolts Garats aux voix de serinettes.  
A table leur talent eut toujours peu d'attraits.  
Vos plaisirs, chantés faux, n'en seront pas moins vrais.  
    Qu'entends-je? quels accens dans les airs retentissent?  
Votre voûte s'ébranle, et vos vitres frémissent...  
Je reconnais les chants inspirés par le vin.  
On répète à grands cris votre aimable refrain:  
On y parle toujours et d'aimer et de boire;  
Mais Cupidon, jaloux, renonce à la victoire;  
Et tandis que Bacchus vous verse ses bienfaits,  
Vos tristes *Lalagés* peuvent dormir en paix...  
Que vois-je, mes amis, quel nuage vous trouble?...  
Ou vous n'y voyez pas, ou vous y voyez double...  
Quels étranges discours! quel langage confus!  
Vous parlez, mais déjà je ne vous comprends plus.  
Moi-même, en vous parlant d'ivresse et de délire,  
Je cherche et ne sais pas ce que je veux vous dire.  
    C'est assez, la raison m'ordonne de finir...  
Pour la reperdre encor, il faut y revenir.  
Trop heureux qui pourrait déraisonner sans cesse!  
Nous sommes condamnés souvent à la sagesse.  
Le café vous présente une heureuse liqueur,  
Qui d'un vin trop fumeux chassera la vapeur:  
Vous obtiendrez par elle, en désertant la table,  
Un esprit plus ouvert, un sang-froid plus aimable;  
Bientôt, mieux disposé par ses puissans effets,  
Vous pourrez vous asseoir à de nouveaux banquets;  
Elle est du dieu des vers honorée et chérie.  
On dit que du poète elle sert le génie;  
Que plus d'un froid rimeur, quelquefois réchauffé,  
A dû de meilleurs vers au parfum du café:  
Il peut du philosophe égayer les systèmes,  
Rendre aimables, badins, les géomètres mêmes:  
Par lui l'homme d'état, dispos après dîner,  
Forme l'heureux projet de nous mieux gouverner:  
Il déride le front de ce savant austère,

Amoureux de la langue et du pays d'Homère,  
Qui, fondant sur le grec sa gloire et ses succès,  
Se dédommage ainsi d'être un sot en français:  
Il peut, de l'astronome éclaircissant la vue,  
L'aider à retrouver son étoile perdue:  
Au nouvelliste enfin il révèle par fois  
Les intrigues des cours et les secrets des rois,  
L'aide à rêver la paix, l'armistice, la guerre,  
Et lui fait pour six sous bouleverser la terre...  
Viens, aimable Lysbé! que tes heureuses mains  
Nous versent à longs traits ce nectar des humains  
Dans ces vases brillants ou l'argile s'étonne  
Des formes, des couleurs, de l'éclat qu'on lui donne...  
Que vois-je, leur albâtre a défié ton sein!  
L'or le plus pur ajoute aux grâces du dessin;  
A mes regards surpris la coupe enchanteresse  
Offre les traits du dieu qu'adore ta jeunesse. ...  
En vain de la raison j'invoque le retour,  
Le breuvage se change en un philtre d'amour...  
    Adieu, Comus, adieu, noble fils de Sémèle;  
Pardonnez si ma muse a mal servi mon zèle.  
Éloigné du Parnasse, inconnu des neuf sœurs,  
J'ai chanté faiblement vos divines faveurs.  
Que ne puis-je *fermer la bouche* à mes critiques!  
Ils n'approuveront pas mes conseils didactiques...  
Messieurs, je vous entends, je sais vous deviner:  
Un poème jamais ne valut un dîner.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

## NOTES DU CHANT QUATRIÈME.

- 35 *C'est ainsi qu'un héros, célèbre à plus d'un titre,  
A daigné dans Postdam adresser une épître  
A l'illustre Noël, digne du noble emploi  
De commander en chef les cuisines d'un roi.*

Le grand Frédéric a adressé l'épître suivante à Noël, son cuisinier: ce n'est assurément pas pour cette épître qu'il a été proclamé grand; il faisait les vers en roi qui a droit de compter sur les applaudissemens, et qui se souciait peu apparemment de les mériter en ce genre.

### *Au sieur Noël, maître-d'hôtel.*

Je ne ris point; vraiment, monsieur Noël,  
Vos grands talents vous rendent immortel.  
sans doute il est plus d'un moyen de l'être:  
Qui dans son art surpasse ses égaux,  
Qui s'aplanit des chemins tout nouveaux,  
Est dans son genre un habile, un grand maître.  
Des cuisiniers vous êtes le héros.

Vous possédez l'exacte connaissance  
Des végétaux; et votre expérience  
Assimilant discrètement leurs sucs,  
Sait les lier au genre de ses sauces,  
Au doux parfum des jasmins et des roses,  
Qui font le charme et des rois et des ducs.

Si quelque jour il vous prend fantaisie  
D'imaginer un ragoût de momie;  
En l'apprêtant de ce goût sûr et fin,  
Et des extraits produits par la chimie,  
L'illusion, le prestige et la faim  
Nous rendront tous peut-être antropophages.

Mais non, laissons ces repas aux sauvages;  
Même épargnons la chair des animaux;  
Prodiguez-nous plutôt ces végétaux;  
Ils sont plus sains, plus faits pour nos usages.

Que de filets par vous imaginés,  
Que de pâtes par vos mains façonnés,  
Que de hachis, de farces délectables,  
Dont nos palais toujours plus enchantés,  
Sont mollement chatouillés et flattés!

Auteur fécond de ces mets admirables,  
Que cent festins ne sauvaient épuiser,  
Vous inventez et savez composer  
Ce que jamais aucun de vos semblables  
Ne produisit pour s'immortaliser.

Aussi jamais, croyez moi, la cuisine  
Égyptienne, ou grecque, ou bien latine,  
Ne put atteindre à la perfection  
Où la porta votre esprit qui combine,  
Et votre vive imagination.

Ce Lucullus, fameux gourmet de Rome,  
Dans ses banquets, au salon d'Apollon,  
Festins fameux que Cicéron renomme,  
Nc goûta rien d'aussi fin, d'aussi bon,  
Que cette bombe à la Sardanapale,  
Ce mets des dieux, qu'aucun ragoût n'égale,  
Dont vous m'avez régalé ce midi.

Si l'on pouvait ranimer Épicure;  
Si la vertu de quelque saint hardi  
Pouvait encor le rendre à la nature,  
Combien Noël en serait applaudi!  
Il choisirait Noël pour son apôtre:  
Il l'est déjà; car son travail vanté,  
En tout palais prêche la volupté;  
A nous tenter plus séduisant qu'un autre,  
Il est vainqueur de la frugalité;  
Et surpassant le philosophe antique,  
Noël réduit ses leçons en pratique;  
Ses mets exquis amorçant les Prussiens,  
Les ont changés en Épicuriens.

Au temps passé, la volupté grossière,  
Sans méditer sur des mets délicats,  
Se contentait de surcharger les plats,  
Pour assouvir sa dent carnassière.  
On était loin de nos raffinemens,  
On ignorait, nos assaisonnemens;  
On recherchait la viande la plus rare:  
Ce qui coûtait le plus, passait pour bon.

Pétrone ainsi peint le festin bizarre  
Que lui donna certain Trimalcion.  
On y servait avec profusion

Des animaux entiers de toute espèce;  
D'un porc sur-tout le cadavre hideux,  
Si révoltant, si choquant à nos yeux,  
Fut étalé, rôti tout d'une pièce;  
Dès que ses flancs furent tranchés en deux,  
On en tira l'oiseau brillant du Phase,  
Chapons, dindons, bec-figures et perdrix.  
Les conviés tous ravis, en extase,  
A cet aspect jetèrent de grands cris;  
Le cuisinier fut loué par bêtise;  
Chacun mangea selon sa friandise;  
On dévora le porc et ses débris.

Qui servirait à présent à ses hôtes  
Un tel repas? Au lieu d'être loué  
Des successeurs des Térences, des Plautes,  
En plein théâtre on serait bafoué.  
Les fins gourmets, à table délicate,  
Ne souffrent point qu'un chétif gargotier  
Grossièrement travaille à la Sarmate  
On veut sur-tout, qu'habile en son métier,  
Par des ragoûts dont la saveur nous flatte,  
L'artiste ait l'art de nous rassasier.  
Il faut encore, et j'allais l'oublier,  
Que toute table élégamment servie,  
Évite en tout l'air d'une boucherie;  
Qu'un rôt coupé ne soit jamais sanglant:  
Un tel objet d'horreur est révoltant.  
Un cuisinier qui brigue la louange,  
Doit déguiser les cadavres qu'on mange.  
En cent façons il peut les disséquer;  
D'ingrédients il compose un mélange,  
La farce enfin lui sert à tout masquer.

Voilà par où le fameux Noël brille;  
Il imagine, et jamais il ne pille  
De vieux menus d'autres maîtres d'hôtels;  
C'est un Newton dans l'art de la marmite,  
Un vrai César en fait de lèche-frite;  
Et, surpassant nos héros actuels,  
Il les vaut tous aux palais sensuels.

Mais si ces vers tombaient à l'improviste  
Entre les mains d'un bourru janséniste,  
Zélé dévot et prompt à s'enflammer,  
Je crois d'ici l'entendre déclamer

Contre ce monstre impie ou sybarite,  
Qui prôna trop la volupté maudite,  
Et vous loger l'auteur, sans le nommer,  
Au gouffre affreux que Lucifer habite.

    Tout doux, tout doux, monsieur le cénobite.  
Plus de bon sens; de grâce, point d'humeur;  
Entre nous deux, c'est la raison, docteur,  
Qui seule doit juger notre querelle.  
A ses décrets ne soyez point rebelle;  
Elle vous dit, si vous pouvez l'ouïr:  
«Prétends-tu donc laisser évanouir  
«Les dons du ciel qu'il verse en abondance?  
«S'il les donna, selon toute apparence,  
«Ce fut afin que l'on en pût jouir.»  
User de tout, c'est le conseil du sage,  
Savoir joïr sans abuser de rien;  
Souffrir le mal, s'il vient, avec courage,  
Et bien goûter l'avantage du bien.  
Hâtez vous donc, Noël, servez la table;  
Je sens déjà le parfum délectable  
De vos ragoûts; on vient me les offrir.  
Allons goûter de vos métamorphoses;  
Car, puisqu'enfin, si l'on ne veut mourir,  
Tout hommes doit chaque jour se nourrir,  
Ne nous donnez que d'excellentes choses!

36 *On a senti de loin cet énorme fromage,  
Qui doit tout son mérite aux outrages du temps.*

Un Allemand nommé *Martin Schookisu*, a fait un livre sur cette sorte de fromage, intitulé: *De Aversione Casei*, De l'aversion du fromage. Je n'ai jamais pu me procurer cet ouvrage, qui aurait été d'un grand prix pour moi. Cela me fait souvenir d'avoir lu quelque part qu'un autre Allemand avait fait un gros livre sur un zest de citron: c'est le comble de l'art et du talent.

37 *Qu'un ignorant artiste, émule de Mignot,  
Nouvel empoisonneur, assaisonne leur pot.*

Mignot, cuisinier, vivait du temps de Boileau. Celui-ci le traita, comme on sait, d'empoisonneur, dans sa satire du repas. Le cuisinier offensé porta sa plainte au magistrat, qui le renvoya en lui disant que l'injure dont il se plaignait n'était qu'une plaisanterie dont il devait rire tout le premier. Cette raison, bien loin d'apaiser le traître, ne fit qu'irriter sa colère: il résolut de se faire justice lui-même. Il s'avisa d'un expédient tout nouveau. Il avait la réputation de faire d'excellens biscuits, et tout Paris en envoyait chercher chez lui. Il sut que l'abbé Cottin avait fait une satire contre

Boileau, leur ennemi commun: Mignot la fit imprimer à ses dépens; et quand on venait demander des biscuits, il les enveloppait dans la feuille qui contenait la satire imprimée, afin de la répandre dans le public, associant ainsi ses talens à ceux de l'abbé Cottin. Quand Boileau voulait se réjouir avec ses amis, il envoyait chercher des biscuits chez Mignot, pour avoir la satire de Cottin. Cependant la colère de Mignot s'apaisa, quand il vit que la satire où Boileau le traitait d'empoisonneur, loin de le décrier, l'avait rendu célèbre. En effet, depuis ce temps-là, tout le monde voulait aller chez lui. Mignot s'est enrichi dans sa profession, et il faisait gloire d'avouer qu'il devait sa fortune à Boileau.

## LETTRE

CRITIQUE, POLITIQUE, MORALE ET PHILOSOPHIQUE,

### A L'AUTEUR

DU POÈME DE LA GASTRONOMIE.

Votre poème a eu du succès, monsieur; vous avez bien dû vous imaginer que je ne le laisserais pas passer sans l'attaquer; et c'est ce que je vais faire, de manière à ce qu'il ne puisse s'en relever, non plus que vous; car un poète est tellement identifié avec ses vers, qu'on ne peut les frapper sans qu'il s'en ressente toute sa vie. Vous vous en ressentirez donc, à ce que j'espère. Je ne vous connais point; je ne vous ai jamais vu; mais je jouis d'avance de votre rage, de votre désespoir, et des grimaces que vous allez faire en lisant cette lettre.

Avant d'entrer en matière, je dois dire un petit mot de votre personne. Je vous soupçonne fort, si vous voulez que je vous le dise, d'avoir toutes sortes de vices et de mauvaises habitudes; et je crois que je ne risque rien d'abord de vous habiller à la manière du philosophe de Ferney; c'est à dire, de vous traiter de *cuistre*, de *cocher de fiacre*, de *vermisseau* et de *chien hargneux*... Ce sont là des termes d'usage qui, à la vérité, ne tirent pas à conséquence; mais je me réserve de prendre des informations sur votre vie privée, sur vos amis, sur vos liaisons particulières; et, à la suite de tout cela, il y aura bien du malheur, et je serai un sot, si je ne fais pas de vous un homme à jeter par les fenêtres.

Vous débutez par dire que *vous n'êtes point jaloux*. Vous en imposez sûrement au public. En votre qualité de mauvais poète,

vous devez être jaloux comme un tigre; et je suis sûr que vous entrez en fureur toutes les fois qu'il vous tombe entre les mains de bons vers, quand ce ne serait que les miens, qui sont entre les mains de tout le monde. Quant aux vôtres, je les examinerai de près, vous pouvez y compter; et je n'en laisserai pas échapper un seul sans y trouver une faute ou une sottise, s'il plaît à Dieu.

Vous dites, d'après le cinquième livre d'Athénée, qu'un certain Archestrate, ami d'un des fils de Périclès, a composé une *Gastronomie*; et vous donnez à entendre, dans une note, que ce poème n'est pas venu jusqu'à nous. Je gagerais bien que vous l'avez déterré dans quelque coin, et que vous en avez pris tout ce qui vous a convenu. Vous voilà donc dépouillé du mérite de l'invention, et réduit au titre de plagiaire, qui est le plus infame qu'il y ait, dans la littérature.

Voyons quelques-unes de vos assertions sur la cuisine des anciens. Vous dites dans votre premier chant:

*Dans un jour d'appareil, une biche, un mouton,  
Suffisaient au dîner des vainqueurs d'Ilion.  
Ulysse fut, dit-on, régala chex Euemée,  
De deux cochons rôtis qui sentaient la fumée.  
Pour donner un repas plus honnête et plus beau,  
Le fils de Télamon fit bouillir un taureau.*

Où avez-vous pris, monsieur, que les cochons qu'on servit à Ulysse sentaient la fumée? Homère ne dit pas un mot de cela; je n'ai rien trouvé de semblable dans les commentateurs; et vous avez pris, comme on dit, cette fumée sous votre bonnet, Ulysse trouva, au contraire, ces cochons excellents et cuits à propos. Mais cela n'est rien, et vous en dites bien d'autres.

*Et les Orientaux, plus savants cuisoniers,  
Mélangèrent leurs mets d'une façon nouvelle,  
Des premiers fricandeaux donnèrent le modèle....*

Vous avancez là un fait dénué de tout fondement. Les fricandeaux nous viennent évidemment d'Italie, et ne remontent pas plus loin que le beau siècle de Léon X; ils ne sont guère

connus en France que depuis l'époque où Catherine de Medicis amena avec elle des cuisiniers de Florence, lesquels introduisirent l'usage de larder des tranches de veau, et même de bœuf.

Passons à une autre de vos bévues.

*Des ragoûts les plus fins Marc-Antoine idolâtre,  
Au sortir d'un dîner donne pour Cléopâtre,  
Ivre de bonne chère, et grand dans ses amours,  
Fit présent d'une ville avec ses alentours  
A l'artiste fameux qui traita cette reine;  
Présent digne en effet de la grandeur romaine!*

Avouez que les *alentours* sont là uniquement pour la rime. J'ai relu à ce sujet Tite-Live, Sénèque, et tous les historiens du temps; tous me prouvent que vous en imposez, et que Marc-Antoine s'est contenté de donner la ville sans les alentours: quand on cite les anciens, monsieur, il faut être exact, et ne pas induire le public en erreur sur les choses les plus importantes. Mais voyons un peu votre second chant. Dès votre début vous osez attaquer un sexe dont le mérite à été prouvé jusq'à l'évidence par un poème nouveau. Voici une de vos calomnies:

*Vous n'éviterez pas, aux pieds de vos maîtresses,  
Les noires trahisons de ces enchanteresses,  
Qui, sur le chevet même où dort la volupté,  
Rêvent la perfidie et l'infidélité.*

Vous ignorez, monsieur, ou vous feignez d'ignorer que l'infidélité et la perfidie ne doivent plus tourner à la honte des femmes, depuis que Legouvé a dit, en parlant d'une femme fort méritante: *Vertueuse adultère!* Le même poète a dit de plus, à la louange des femmes, que sans elles nous n'aurions ni mère, ni grand'mère, ni tante, ni nièce, ni sœur. D'après cela, monsieur, vous feriez bien de vous taire sur leur compte, si vous n'avez rien ajouter à cette vérité.

Vous poussez l'impertinence beaucoup plus loin, quand vous dites que nous *n'avons plus l'estomac de nos pères*, et que *les progrès des lumières semblent avoir changé nos appetits...* Vous osez attaquer le

siècle des lumières, et vous voudriez faire croire que les estomacs ont dégénéré! Apprenez, monsieur, que les savants et les philosophes ont toujours le même appétit qu'au siècle d'Auguste et de Louis XIV. Si vous n'êtes pas ruiné, comme vous méritez de l'être, donnez-moi un jour à dîner, et je vous convaincrai de la fausseté de votre assertion. Je veux bien croire que certains estomacs se sont rétrécis: beaucoup de gens, il est vrai, mangent leur bien sans appétit; mais cela ne vous regarde pas. J'ai oui dire d'ailleurs que vous étiez très-sobre vous même, et que vous ne buviez que de l'eau; ce qui est une preuve, pour le dire en passant, d'un caractère faux et dissimulé, comme le dit tres-bien le citoyen de Genève.

Mais comment vous permettez-vous, dans le même passage, d'attaquer et de tourner en dérision la mélancolie, qui est devenue à la mode, et dont toutes les femmes spirituelles font maintenant profession! On voit bien que vous n'avez jamais vu que la mauvaise compagnie. Vous n'êtes pas en état d'apprécier ce sentiment exquis et profond qui fait les délices de toutes les sociétés d'un certain ordre, et vous ne savez pas ce qu'il y a à gagner avec les femmes mélancoliques.

Dans un autre passage de votre poème, vous renvoyez dédaigneusement ceux qui ne sont point satisfaits,

*Au Cusiner français,  
Au Trésor de Comus, catéchisme ordinaire  
De l'artiste grossier, du valet mercenaire,  
Qui pense avoir atteint le secret de son art  
Quant il sait apprêter une omelette au lard.*

Je suis du nombre de ceux qui ne sont point satisfaits, et je préfère le Cuisinier français à votre impertinente Gastronomie: il est, sans contredit, mieux écrit, mieux pensé, mieux raisonné. Dans votre second service, vous êtes obligé d'avoir recours à ce

chef-d'œuvre que vous dénigrez, et vous empruntez sans façon de lui le précepte de *servir chaud*. Ce n'était pas la peine de vous déchaîner contre un livre que vous pillez, dont la réputation est faite, et qui n'a jamais été critiqué dans aucun journal.

Vous déclamez ensuite contre la botanique, que vous ne savez pas, et sur le compte de laquelle pourtant vous vous exprimez ainsi:

*Fuyez la botanique et sa nomenclature.  
N'allez pas dans vos champs épluchant la verdure,  
Sur une herbe inutile exercer votre esprit,  
Vous transir dans un pré pour faire l'érudit,  
Feuilleter Adanson, Tournefort ou Linnée,  
Et sur un aconit pâlir une journée.*

Vous oubliez, monsieur, que la botanique est une des branches essentielles de la cuisine, puisqu'elle nous aide à séparer les bonnes herbes d'avec les mauvaises, et à distinguer les choux et les épinards d'avec les *bistortes*, les *polypodes* ou l'*aigremoine*.....

Votre dessert ne vaut pas mieux que vos deux services. Vous proscrivez indécemment les conversations sur la *liberté*, sur l'*égalité*, comme si ce n'était pas l'usage de parler de ces sortes de choses à table, et comme si on ne savait pas qu'il à été fait plus d'une constitution *entre la poire et le fromage*.

J'ai remarqué que, dans votre poème, vous ne dites pas un seul mot de la géométrie, de la chimie, du galvanisme, de la vaccine et de la politique, ce qui me persuade de plus en plus que vous êtes un ignorant.

J'attends votre réponse, et j'examinerai ensuite votre style.

*Signé Bavius.*

## RÉPONSE.

Je jouissais tranquillement de ma gloire, monsieur, dans la petite

chambre ou je me suis retiré, lorsque votre critique est venue m'y trouver. Hélas! elle a détruit toutes les illusions qui m'entouraient, et je me suis trouvé tout à coup dans une solitude affreuse.

Je ne chercherai point à me défendre des qualifications que vous me donnez, trop légèrement peut-être: mais puisque vous les avez empruntées d'un auteur célèbre, il n'y a rien à dire. Je ne mets d'intérêt qu'à mon poème, qui m'est plus cher que la vie; je passe donc condamnation sur tout le reste. Cependant je vous demande grâce pour ma famille, qui est fort honnête, et qui est bien innocente dans cette affaire, puisqu'elle a toujours cherché à me détourner du commerce des Muses, avec lesquelles elle n'a jamais eu de communication directe. Je vous conjure de ne pas la rechercher à

cause de moi, et de ne point rejeter sur mes père et mère les fautes que je puis avoir commises contre les règles de la versification et de la littérature. Quant à moi, qui me suis livré au public par la voie de l'impression, il est bien juste que vous vous empariez de mon ouvrage pour le critiquer. Je sais que, pour le faire avec fruit, il faut nécessairement que vous commenciez par jeter de la défaveur sur ma personne; et c'est ce que vous avez opéré adroitement, en me traitant de *cuistre*, de *cocher de fiacre*, de *vermisseau* et de *chien hargneux*, qui sont des titres fort désagréables, je vous assure, et qui tirent bien plus à conséquence que vous ne pensez, auprès des personnes sur-tout qui ne savent pas que ce sont des termes d'usage.

Je hasarde un mot en faveur de mon poème. Je débute, il est vrai, par dire que je ne suis point jaloux; mais si j'ai eu quelques mouvemens de jalousie, ce ne peut être contre vous. Vos vers, que vous dites être entre les mains de tout le monde, ne sont point encore tombés entre les miennes; je n'ai lu de votre composition que les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire: je n'ai pas lieu, il est vrai, d'en être pleinement satisfait; mais je n'en rends pas moins justice à votre talent; je vous reconnais pour mon maître, pour mon régent, et je me courbe sous la verge de votre critique, avec toute l'humilité d'un *vermisseau*.

J'ai pris sur moi, je l'avoue, d'avancer que les cochons rôtis

qu'Eumée offrit à Ulysse sentaient la fumée. Je conviens qu'Homère n'en fait aucune mention, non plus que madame Dacier, qui n'aurait pas manqué de traduire aussi la fumée, s'il y en avait eu, car elle a traduit littéralement; mais j'ai dû présumer les cas, d'après toutes les probabilités et d'après les faibles connaissances que je puis avoir en cuisine. Il est difficile, en effet, qu'une pièce aussi volumineuse qu'un cochon puisse cuire convenablement à la broche, sans contracter un goût de fumée: d'ailleurs, ce goût n'était point désagréable aux Grecs, et je ne me suis pas élevé jusqu'à faire un poème, sans savoir que les anciens avaient l'habitude de suspendre presque toutes leurs viandes à la cheminée pour les faire fumer: mon assertion n'a donc rien de trop aventuré. Vous pouvez, du reste, consulter tous les rôtisseurs de Paris; aucun d'eux assurément ne se chargera de vous faire rôtir un cochon tout entier, en vous garantissant la fumée. Vous auriez bien voulu aussi me chicaner sur le taureau bouilli donné par Ajax. Ce fait paraît d'abord plus suspect encore, puisque cela suppose une marmite énorme, et dont il n'y a point d'exemple dans les modernes; mais heureusement le texte est précis.

Je ne pense pas avoir eu tort de dire que les Orientaux donnèrent les premiers *modèles des fricandeaux*. Il est certain qu'ils surent les premiers employer le lard. Sans doute ils le faisaient avec moins d'art que nous, et peut-être ne connaissaient-ils pas l'usage de ces petites lardoires avec lesquelles on a commencé à piquer le veau d'une manière aussi ingénieuse que délicate, dans le beau siècle de Léon X, auquel je ne disputerai pas l'avantage d'avoir porté les fricandeaux à leur perfection.

Quant à la ville que donna Antoine à son cuisinier pour récompense, je conviens que l'histoire ne fait point mention des *alentours*. De bonne foi, comme vous le dites, je les ai ajoutés pour rimer avec les *amours*. Cependant il est présumable que la ville en question avait quelques dépendances nécessaires; et il est impossible que le cuisinier d'Antoine, en vertu de la donation à lui faite, n'eût pas au moins le *vol du chapon* autour de sa propriété.

C'est à tort, monsieur, que vous m'accusez de dénigrer le beau

sexe et de rire aux dépens de la mélancolie. Voyez mon dessert, où j'ai dit:

*Messieurs, avez-vous lu la nouvelle brochure?  
Que de biens sont promis à la race future!  
Une femme nous dit et nous prouve en effet  
Qu'avant quelques mille ans l'homme sera parfait;  
Qu'il devra cet état à la mélancolie.  
On sait que la tristesse annonce le génie.  
Nous avons déjà fait des progrès étonnans.  
Que de tristes écrits! que de tristes romans!  
Des plus noires horreurs nous sommes idolâtres,  
Et la mélancolie à gagné nos théâtres.*

Quant au beau sexe, je crois m'être suffisamment justifié envers lui dans une épître qui suit mon poème, et qui a pour sujet l'usage de la mélancolie. Je vous y renvoie.

Je vous en veux beaucoup, monsieur, d'avoir cherché malicieusement à me brouiller avec ma mère, ma grand'mère, mes tantes, mes nièces, mes sœurs, et sur-tout avec ma maîtresse; mais j'espère que je me suis suffisamment justifié auprès d'elles, et qu'elles finiront par me rendre justice.

Il me reste à me laver du tort que j'ai à vos yeux de n'avoir pas parlé, au dessert, de géométrie, de chimie, de galvanisme et de vaccine. Quant à la chimie, je ne méritais pas ce reproche, et vous savez mieux qu'un autre que la cuisine est la plus belle partie de la chimie. J'ai eu tort, il est vrai, de ne point parler du galvanisme, attendu qu'il doit nous rendre immortels, et que, d'après votre lettre monsieur, je ne dois plus compter sur d'autre immortalité que celle que les médecins donnent aux grenouilles. J'avoue que j'ai omis de parler de politique; mais j'en ai donné la raison dans ces vers:

*Mes amis, mon système est, lorsque j'ai dîné,  
De trouver tout parfait et tout bien ordonné.*

J'aime à croire que vous pensez comme moi, et je regrette que vous ayez parlé à jeun de mes productions.

Je vous salue.